

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Montréal, le 3 Janvier 1862



Vol. IV. Montréal (Bas-Canada), 3 Janvier 1862. No. 1.

SOMMAIRE :—La Nouvelle Série de l'*Echo* (avis public).—Aux Abonnés de l'*Echo*.—Collaboration de l'*Echo*.—Courrier de Montréal.—Chronique Musicale.—Revue Littéraire d'Europe.—La Huronne.—Feuilletons :—La Mort de Dupuytren (Nadur);—Cécile (Hyppolite Violeau).—Esquisses Morales.—Un peu de tout; variétés.—Musique.—La Huronne, romance canadienne, C. Lavigneur.—Rébus.

La nouvelle série de l'«Echo.»

Le nouveau propriétaire-éditeur a pris la liberté d'adresser le premier numéro de la nouvelle série de l'*Echo* à un grand nombre de personnes dont il connaît les sympathies pour une œuvre littéraire comme celle-ci; il les prie de vouloir bien parcourir cette livraison, afin de pouvoir juger des nombreux et importants changements que l'on y a faits. Comme revue musicale, l'*Echo* doit être reçu par

tous ceux qui aiment la musique et surtout la musique originale et bien choisie.

Comme journal du foyer domestique, l'*Echo* est sûr d'intéresser, par ses feuilletons, ses nouvelles, ses chroniques et par la variété et le nombre de ses matières. On y parlera de tout, au point de vue moral et des principes: depuis les modes jusqu'aux grands événements politiques; depuis le dernier *fait divers* jusqu'aux plus récentes publications de livres et ouvrages de sciences et de littérature.

Il y a en France nombre d'excellentes revues de ce genre sur les traces desquelles nous tenons à honneur de marcher; le *Musée des familles*, l'*Ouvrier*, l'*Univers Illustré*, le *Magasin Pittoresque*, le *Messager de tout le monde* font en Europe et dans les familles un bien immense, parceque ces journaux s'opposent au progrès des mauvais romans, au progrès des mauvaises doctrines, en répandant au foyer domestique les bonnes lectures, les bons

enseignements, et qu'ils récréent autant qu'ils intruisent.

Nous avons jugé qu'un tel journal manquait ici ; nous avons cru qu'un tel journal recevrait partout, dans toutes les maisons canadiennes, un accueil chaleureux et sympathique : nous voilà. Qu'on nous lise : qu'on nous juge d'abord avec indulgence ; qu'on nous encourage par des abonnements et des abonnés payants, et nous nous faisons fort de promettre qu'avant dix huit mois, l'*Echo* n'aura rien à envier aux revues des autres pays, sous le rapport de la saine littérature, de l'intérêt, des talents de sa rédaction et même de ses vignettes et de sa musique.

La nouvelle administration prie les anciens et les nouveaux abonnés de se montrer fidèles aux conditions d'abonnement (voir la dernière page), parce que la nouvelle série de l'*Echo* entraîne dans des dépenses et des frais assez peu ordinaires.

Les personnes qui, après avoir parcouru cette livraison, ne désireraient pas rester abonnés nous obligeront beaucoup en remettant le numéro à la poste, avec le mot *refusé*, leur nom et le lieu de leur résidence.

AUX ABONNÉS DE L' "ÉCHO."

L'*Echo* inaugure aujourd'hui sa quatrième année d'existence par des changements et des améliorations qui sont ses meilleures étrennes à ses abonnés.

Plaire sans nuire, être utile sans cesser d'être agréable, instruire et donner aux familles un journal propre à occuper les loisirs de la semaine et les veillées du dimanche, un journal qu'on put laisser sans crainte sur la table commune pour que toute main pût l'ouvrir, tout regard l'interroger sans que l'âme en fût offensée : tel a été le but de l'*Echo* depuis sa fondation. Ce but, la nouvelle direction espère l'atteindre plus pleinement encore, s'il est possible, par la transformation qu'elle se propose de faire.

Cette transformation embrasse à la fois le format et la gestion éditoriale. Comme on l'a dit, à partir d'aujourd'hui, l'*Echo* gardera la forme et la disposition de matières qu'il offre dans ce premier numéro de la nouvelle année.

Sous son premier article, l'*Echo* sera comme par le passé l'histoire politique des événements arrivés dans l'intervalle de ses éditions. Ce sera une revue de la quinzaine, dénuée de toute appréciation de question de partis ; sa spécialité est de n'être l'organe d'aucune faction politique : cette chose a été possible jusqu'ici, elle le sera encore à l'ombre des grands principes de l'ordre social et religieux.

Le *Courrier* de Montréal sera la chronique du mouvement des lettres, des sciences et des arts à Montréal et dans le Bas-Canada ; ce sera le miroir fantaisiste, critique, quelquefois historique et anecdotique des faits religieux et de notre monde intellectuel.

L'*Echo* par sa fondation et par son caractère de Revue des Beaux-Arts ouvre ses pages aux lectures, discours et essais prononcés dans toutes nos institutions scientifiques et littéraires, Institut Ca-

nadien français, Cercle littéraire, Cabinet de lecture paroissial, Union catholique, etc., du moment que les sujets traités seront de nature à intéresser le lecteur.

Dorénavant, et autant que possible, les lectures au lieu d'être morcelées en deux ou trois parties, seront publiées en un seul numéro.

La *Revue Littéraire* d'Europe sera l'histoire des événements qui marquent dans les vieux pays les époques de la civilisation intellectuelle de notre âge ; la littérature canadienne est tellement liée à celle de la France qu'il est nécessaire et toujours instructif de se tenir au courant de ce qui s'y dit ou de ce qui s'y fait de remarquable.

La partie récréative comprend la publication de deux feuilletons puisés aux meilleures sources et aux sources les plus récentes ; il est inutile d'assurer que le choix sera des plus sévères et des plus éclairés.

Il y aura place en outre pour une foule d'entre-filets, de nouvelles intéressantes, de choses pour rire, d'anecdotes propres à récréer et à satisfaire tous les goûts.

Chaque numéro contiendra ordinairement une ou deux pages de Musique : le choix sera fait par des artistes de goût et de réputation. Les compositions nationales trouveront dans le directeur de l'*Echo* un éditeur toujours empressé et toujours reconnaissant, sinon davantage.

Pour accomplir tout à fait le but du journal et imprimer à la musique en Canada ce mouvement, ce ton et ce goût si essentiels à tout véritable progrès artistique, la collaboration de l'*Echo* compte dans son sein des amateurs et des écrivains qui fourniront la chronique musicale.

Pourquoi ne dirions-nous pas ici toute notre pensée ? si le public correspond à nos efforts, si cet organe du beau et du vrai dans les Belles-Lettres trouve beaucoup d'abonnés et de souscripteurs, si les familles auxquelles ce journal est surtout dédié nous encouragent comme elles le doivent, l'*Echo* ne tardera pas à devenir un journal illustré. Nous ferons venir alors un graveur français ou belge, et désormais le burin reproduira sur des pages qui resteront toutes ces scènes canadiennes, ces délicieux tableaux que la plume est si souvent impuissante à prendre ou à saisir avec perfection.

Mais la guerre, nous dira-t-on, va neutraliser votre généreuse initiative ?

La guerre est toujours possible, mais jamais elle ne l'a été aussi peu qu'aujourd'hui. Voilà un paradoxe assez audacieux dans les circonstances : nous nous expliquons.

La guerre est tellement grave dans ses résultats ; les Etats-Unis ont si peu intérêt à se mettre les armées de l'Angleterre à dos, pendant que la Confédération du Sud menace leurs derrières, que de ce côté nous pouvons vivre en paix au moins pour quelques mois encore et peut-être des années. Et puis, l'Angleterre ne trouverait pas dans une guerre avec les Etats de l'Union les avantages qu'elle veut tirer avant tout de ses victoires : son intervention ne serait pas seule ; trop d'intérêts européens s'y trouveraient en jeu. La France laisserait guerroyer sa voisine, mais elle intervien-

draît au traité. Il doit y avoir en Amérique un certain équilibre commercial qui fait le pendant nécessaire de l'équilibre européen : le rompre ou le changer au profit d'une seule puissance européenne crée de suite un danger, une menace, une catastrophe. L'Angleterre le sait et elle agira en conséquence, en dépit des télégrammes et des belliqueuses philippiques des journaux anglais.

Ces considérations nous permettent d'espérer une longue paix : les préparatifs qui se font au milieu de nous corroborent nos espérances, suivant ce vieil adage : *Si vis pacem, etc.*

Le prix d'abonnement de l'*Echo* sera de \$2.50 ; il est entendu que ce journal n'ayant aucune teinte politique, jouit du bénéfice de la loi et circule par la poste sans aucun frais ou surtaxe pour les abonnés en dehors de la ville. En faisant relier les diverses livraisons tous les six mois ou au bout de l'année, on a un beau volume de 285 ou de 570 pages, 24 morceaux de musique et une histoire contemporaine dont l'impartialité et la fidélité scrupuleuses offrent des garanties réelles et incontestables.

La Collaboration de "l'Echo"

On sait ce que nous voulons ; nous allons maintenant dire qui nous sommes.

Qu'on n'aille pas croire que l'*Echo* dans nos mains aura un caractère, un esprit autre que par le passé ; nous l'avons dit et nous le répétons : ce journal obéit encore à la même pensée qui l'a fondé, compte encore les mêmes propriétaires et offre encore les mêmes garanties d'ordre et de moralité qu'autrefois.

Pour avoir augmenté ses collaborateurs, l'*Echo* ne rejette pas ses anciens, et pour être plus varié et plus vigoureux l'*Echo* n'abdique rien ; il n'a rien à abdiquer. Son changement est un progrès : est ce que l'enfant devenu jeune homme est un autre individu ? Or, ce jeune homme a besoin de plus de nourriture : il lui faut augmenter ses exercices ; il se développe et demande plus d'horizon et plus d'espace devant lui.

L'*Echo* est un journal du foyer, un journal des loisirs utiles, une revue des beaux arts, l'organe de la littérature nationale.

Sur ce terrain, nous voulons réunir tous les talents de bonne volonté et qui puisent aux mêmes sources leur notions du beau, du bien et du vrai. Sous l'égide de notre frontispice, nous voulons rallier tous les artistes par goût, les artistes par profession, les artistes sans le savoir ou sans le vouloir. Ce terrain est neutre ; il appelle l'union dans les travaux de l'art ; il va rafraîchir des âpretés des luttes politiques ; on s'y coudoiera sans jalousie, car il n'y a que les Lettres où la république soit possible. L'autorité qu'on y vénère est le goût ; et ce goût découle de la vérité dans les beaux-arts, de la contemplation des œuvres de Dieu et de l'imitation des œuvres des génies que Dieu a créés.

En faisant ces choses nous croyons travailler à un grand œuvre, au mouvement et au progrès de la littérature nationale.

Et c'est parcequ'on a compris ces choses que nous comptons aujourd'hui pour collaborateurs ou patrons, l'honorable Surintendant de l'Instruction Publique, Mr. Chauveau, M. l'Abbé Casgrain, Mr. J. C. Taché, M. Napoléon Bourassa, plusieurs écrivains distingués du clergé, et d'autres talents non moins pleins de vigueur, de jeunesse, d'esprit et de vérité. Déjà ce numéro offre des signatures de collaborateurs aussi bien connus que populaires dans tous les genres : la signature n'est pas exigée et signe qui veut ses articles.

Avant peu nous espérons faire part à nos abonnés d'une autre acquisition non moins précieuse aux lettres canadiennes que très importante pour la plupart de nos lecteurs : nous ne pouvons rien dire de plus pour le moment.

Nous voilà posés devant le public ; nous lui demandons des abonnés, du support, de la confiance et beaucoup d'indulgence pour commencer. Qu'on ne nous juge pas trop sévèrement ; la pureté et le patriotisme de notre travail méritent qu'on attende pour nous voir à l'œuvre et qu'on nous entende pour nous juger. Exiger de nous la perfection quand nous n'avons qu'un essai à montrer ce serait vouloir notre disparition ; c'est bien assez des difficultés pécuniaires, c'est bien assez de l'apathie d'une grande partie du public pour tout ce qui n'est pas achat, vente, opinions politiques, annonces, pour que nous n'espérions pas des vrais amis de l'art une sainte ligue, pour nous rendre la voie plus facile, le chemin plus large, le sentier plus fleuri.

L'*Echo* remplit un vide qui se fait sentir à Montréal depuis longtemps ; on nous pardonnera cette phrase de prospectus, en considération de ce qu'elle exprime si bien ce que nous voulons dire. Comment, en effet, veut-on donner suite, au mouvement littéraire si heureusement commencé et continué parmi nous, si nous ne lui donnons pas un organe public ? Est-ce que les travaux de l'esprit seraient les seuls sans être représentés dans ce pays représentatif par excellence, où tout a un organe, où tout a un journal ?

Il se fait une belle croisade de l'esprit contre la matière, du fond contre la forme, du talent contre l'habit, de l'intelligence contre le dollar, du vrai contre le faux, du beau contre le laid, l'*Echo* régularisera ce magnifique élan à Montréal, comme les *Soirées Canadiennes* à Québec. Nous donnons la main à cette excellente revue, comme elle nous offre son concours.

COURIER DE MONTREAL.

Montréal, 31 Décembre, 1861.

Il y a des gens qui ne savent pas finir. Témoins : ce Monsieur que vous avez rencontré l'autre jour, au coin d'une rue, et qui vous y a retenu par le bouton à demi détaché de votre redingote, au souffle d'un vent épouvantable qui vous entrechoquait tous deux de temps à autre comme deux paletots vides à la porte d'un tailleur ; et cela pour vous faire part de la biographie de ses locataires arriérés, et de ses réflexions misanthropiques sur la décadence du locataire fidèle en général : cette Dame autrefois jeune, qui vous a retenu captif dans un coin du salon, au moment où vous vous prépa-

riez à aller dire des choses aimables à une jolie personne à qui elles n'auraient pas été désagréables; et cela pour vous parler durant une heure des sombres ennuis que lui causent ses domestiques, de ses anciennes toilettes, des cancanes qu'on a faits sur son compte en 1840, et qu'elle vous supplie de ne pas croire: cet ami de collège pervers quoique blond, toujours farecur et un peu maigre, qui vous empruntait la semaine dernière une paire de gants, deux jours après votre portemonnaie, et hier votre plume, votre papier et votre bureau pour écrire une déclaration d'amour à la dame de vos pensées.

Ne savent pas finir: les femmes! lorsqu'elles parlent de leurs maris ou des qualités de leurs ennemies; les hommes politiques lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes ou des vertus parlemantaires de leurs adversaires.

Ne savent pas finir en général, les oncles semi-millionnaires, les amoureux qui ne se sont pas vus depuis la veille, les conseils, les rhumatismes.

Moi, au contraire, je suis dans ce moment-ci comme les solliciteurs timides, je ne sais pas trop comment commencer.

Or, il n'est si petite œuvre dont le premier mot ne soit difficile à trouver, s'il faut le chercher.

Le premier homme qui a dit à un autre:—«Comment vous portez-vous?»—fut un homme d'esprit, un des bienfaiteurs de l'humanité, et à coup sûr l'auteur le plus souvent cité. Il a inventé le premier mot de toutes les conversations futures, et tiré d'un solide embarras les gens sans imagination et même les autres.

J'ai horreur des préfaces: je crois que j'aimerais mieux lire une préface que de l'écrire, et il faut pourtant que je vous dise un peu ce que sera cette *chronique*.

Si donc j'entre gauchement dans mon rôle de *chroniqueur*, si j'ôte mal mon chapeau et si je le retourne dans mes mains en regardant alternativement le plafond, et mon rédacteur en chef, pardonnez à un homme qui est condamné à faire une préface.

Je ferai à cette place l'histoire courante des petits évènements littéraires, anecdotiques de la quinzaine. Sur la marge de la vie sérieuse, je dessinerai des caricatures. Puis, je ferai un peu de critique, et surtout de la fantaisie.

La critique sera sincère, bienveillante, toujours faite en vue d'agrandir le sens du beau dans l'esprit public, de protéger et de propager le goût. Elle sera indulgente pour tout talent vrai, et même pour le talent médiocre, essayant de lui indiquer ses défauts sans le blesser ou le décourager, lui montrant, si c'est possible, les voies où il trouverait l'épanouissement de ses qualités, son horizon propre.

Fantaisie! Ne trouvez-vous pas que la vie que nous menons tous manque un peu d'air, de variété, d'orage peut-être; que ça ne dérangerait rien et personne, si l'on faisait au milieu de nous une plus large place à la poésie, aux pures occupations de l'esprit!

Combien y a-t-il de gens, qui, dans leurs loisirs, lisent un peu les vieux maîtres ou les grands maîtres contemporains, depuis Chateaubriand jusqu'à ce Père de l'église moderne que la mort vient de frapper au moment où il allait atteindre la dernière étape de son génie et achever son œuvre immortelle? Mais surtout combien y en a-t-il qui les relisent, qui se familiarisent avec eux, qui en font leurs compagnons assidus, les consolateurs de leurs ennuis et de leurs mécomptes?

Je sais que rien ne distrait, que rien ne calme les grandes douleurs comme une partie de whist; mais je sais aussi qu'une page de Fénelon, de Racine ou Labruyère adoucit les cœurs aigris, fait oublier les espérances perdues et jette un voile magnifique sur les réalités mesquines. Je sais qu'une bonne et franche scène comique de Molière peut consoler, même de la perte de vingt parties de whist et d'une partie de loto.

Au milieu de tous ces salons où l'on danse, pourquoi n'y en aurait-il pas quelques-uns qui se consacrerait hardiment et exclusivement à la causerie. Je connais bien des Dames spirituelles et charmantes qui en feraient parfaitement les honneurs, si elles le voulaient, et que cette gloire de fonder ici un reflet, une modeste succursale du salon de madame Récamier et de madame de Girardin, devrait tenter.

Ce ne sera que lorsque les femmes se mettront à la tête du mouvement littéraire, qu'on sera certain de le voir réussir. La passion des lettres ne se propagera que si l'impulsion vient des salons, et si les petites mains font les frais des couronnes et des applaudissements.

En attendant que ce rêve se réalise, cette *chronique* du moins sera consacrée exclusivement à la littérature, et si elle n'a pas d'autre mérite, elle aura du moins celui de respirer l'enthousiasme des belles choses.

La vieille gaité de nos pères disparaît; c'est par la fantaisie, par la poésie qu'il faut la faire revivre et la remplacer à la fois. La simplicité et la gaité qui ne sont plus dans nos mœurs, retrouvons-les par nos livres, et conservons à la postérité tous ces excellents types canadiens à qui il n'a manqué que des peintres pour trouver leur place dans la comédie contemporaine.

Qu'il n'y ait pas dans notre vie que des chiffres bien alignés, des meubles en ordre, des idées étiquetées! Osons ne pas savoir toujours ce que nous ferons demain, ne pas toujours nous rappeler ce que nous avons fait hier, et donner quelque chose au hasard, à l'imprévu. Laissez une bouffée d'air soulever les feuilles immobiles, répandre librement dans l'espace les parfums enfouis au sein des fleurs, déranger la symétrie de nos plaisirs!

C'est au nom de cette fantaisie que je vous demande la permission de ne pas vous dire mot de ce dont tout le monde parle, de la guerre. J'imagine que nos apprentis-héros peuvent se passer de mes applaudissements, et que lorsque j'aurai déclaré que le réveil de l'esprit militaire m'enchantait, ils se tiendront pour satisfaits.

A ceux pourtant que ce rapide réveil militaire étonne, je dirai: ce qui m'étonne véritablement, c'est que l'esprit militaire n'ait reçu en Europe aucune atteinte de l'esprit hardi et dissolvant de notre siècle. Comment se fait-il que l'esprit d'analyse impitoyable et de doute ait respecté l'esprit militaire, se soit tu devant la gloire des armes, tandis qu'il s'attaquait à toutes les nobles choses, qu'il effrayait et qu'il désolait tant de délicats et purs sentiments? Comment se fait-il que notre génération toute enivrée d'idéal, de théories subtiles d'une part, toute perdue de rhumatismes moraux de l'autre, ait vu fleurir sous ses pas Alma et Solferino!

Pour me faire pardonner cette digression, voici une anecdote à laquelle les circonstances donnent de l'actualité:

On sait qu'avant la guerre, tout homme bien posé aux Etats-Unis, se faisait appeler capitaine, colonel ou général. Vous pouviez appeler le premier venu

“Capitaine!” sans crainte de le voir désavouer ce titre; et en disant “Colonel!” à haute voix dans une réunion quelconque, dans une salle d’hôtel ou dans un *char*, vous pourriez compter que la moitié au moins des assistants prendraient cela pour une interpellation personnelle.

Je rencontrai un de ces colonels sur le pavé de Paris, l’année dernière, la veille d’une revue. Je lui proposai comme charge, d’assister à cette revue, en uniforme, dans l’état-major de l’empereur, assurant que je pourrais lui en obtenir la permission d’un aide de camp!

Une heure après, je vis entrer chez moi le Colonel qui me dit: “*Look here, friend, I have not been on horseback since a long time, I think I’ll go in a cab!*”

Sous l’influence de la fièvre belliqueuse qui régnait, le bilan littéraire de la quinzaine est mince. Cependant l’Institut-Canadien-Français, le Cercle Littéraire et l’Union Catholique continuent leurs séances hebdomadaires. J’en rendrai compte fréquemment. On y entend des discussions intéressantes. A l’Institut-Canadien-Français, c’est un esprit jeune, vif, abondant, toujours en verve, largement pourvu de mots piquants, de rapprochemens historiques, de souvenirs personnels, qui en fait les principaux frais. J’ai nommé mon excellent ami M. Regnaud, qu’on a autant de plaisir à entendre qu’il a de plaisir à parler.

J’ai réservé pour le dessert de ce maigre festin, mes adieux à l’année qui finit, mes hommages à l’année qui commence. Je ne sais laquelle je préfère, ou de celle qui nous quitte, ou de celle qui arrive, car l’une s’appelle le souvenir et l’autre l’espérance. Bien hardi celui qui choisira entre ces deux parts de la vie, entre ces deux parts du cœur. L’âme s’envole plus vivement vers l’espérance, mais elle reste plus longtemps attachée au souvenir. Qui dira ce que dure un moment heureux? Finit-il jamais dans le cœur? On y pense si souvent, et si longuement et si doucement! Il revient à la mémoire, à travers le temps, aussi frais, aussi charmant qu’aux premiers lendemains; c’est un immortel que le passé: et le temps de ses rudes mains, si l’oubli ne les arme, ne détruit que les réalités.

Le cœur n’est jamais vieux tout entier; il y a toujours 15 ans quelque part, à demi éveillés. La jeunesse commence bien vite à décroître, mais elle ne meurt qu’avec la vie. Ceux-là qui nient et blasphèment l’illusion en vivent, et tout homme qui admire avec ravissement, qui aime avec une pure tendresse, qui pleure avec une douleur vraie est dans ce moment-là un poète sans le savoir.

Mais je crois que je m’attendris; c’est le moment de finir.

Le seul souhait de jour de l’an que je ferai à mes lecteurs, c’est qu’ils deviennent abonnés de l’*Echo*. Ils ne sauraient mieux commencer l’année.

Je leur offre deux anecdotes en guise d’étrennes. Un de mes amis causait avec une demoiselle qui a fait bien des malheureux il y a quelques trente ans. Cette demoiselle qui est entachée de préjugés et de prétentions aristocratiques, exprimait le regret de voir nos salons à la mode envahis par des roturiers, des nonis inconnus.

—De mon temps, ajoutait-elle avec un soupir, on ne recevait que des lords, des gens titrés. Pour être reçu dans notre société, il fallait avoir des aïeux. On n’était invité que lorsque son nom figurait dans l’almanach de la noblesse.

—Maintenant, répondit notre ami, on ne fait pas tant de cérémonie. Il suffit pour être invité que son nom soit dans le *Directory*!

Voici l’autre étrenne. Le rédacteur du *Telegraph de Berlin*, (H. C.) fait son *Premier-Berlin*, non pas sur le roi de Prusse comme on pourrait le supposer, mais sur ce sujet plein d’actualité: “Bois! Bois!” Il voudrait se chauffer, lui, sa femme, ses enfants, ses pensées, ses imprimeurs, ses articles avec du bois fourni par ses abonnés. Toute chaleur venant d’un autre bois le glaceraient. En échange de la flamme dont il brûle pour ses lecteurs, il désire que ceux-ci fassent du feu dans sa cheminée. En conséquence, il leur adresse en tête de son journal, ces simples et émouvantes paroles: “Bois, bois! les personnes qui désirent payer leur abonnement à ce journal en bois, sont priées de l’envoyer immédiatement.”

Je le vois d’ici cet excellent confrère Berlinoïse, se chauffant avec des abonnemens, faisant bouillir son pot-au-feu avec des abonnemens, mettant deux abonnemens au feu les dimanches et fêtes!

Il ne lui reste plus qu’à faire cuire un abonné retardataire, à petit feu. Qu’il choisisse l’abonné qui se plaint sans cesse, qui voudrait qu’on lui donne les nouvelles avant qu’elles n’arrivent,—et surtout qu’on donne de ses nouvelles, à lui, à tous les autres abonnés,—qui voudrait qu’on écrive seulement pour lui, que les journalistes iraient chaque matin prendre ses ordres pour savoir ce qu’il leur faut lui raconter! Cet abonné n’existe pas à Montréal, mais peut-être existe-t-il à Berlin!

H. F.

CHRONIQUE MUSICALE.

Décembre, 1861.

Quelle douce fatigue que celle causée par la surabondance des émotions délicieuses que le cœur ressent! Noël est venu, — Noël est passé! Et cependant nos idées musicales en sont encore à l’état de confusion où les ont transportées et laissées ces joyeux refrains, toujours si chers au cœur de l’artiste chrétien.

Pourtant l’*Echo*, qui se présente, aujourd’hui, à ses chers abonnés, — revêtu de ses plus beaux atours, — et bien résolu de traiter de toutes les matières qui peuvent les intéresser, exige absolument de notre plume un écrit quelconque, qui ait quelques unes des formes propres à lui mériter le titre de chronique musicale. Force nous est donc de faire de l’esprit musical, quand même, et pour preuve de notre dévouement aveugle à la bonne cause de l’*Echo* et de l’art musical, nous entrons en matière sans plus de préambule.

Nous avons dit “Noël,” cher lecteur. Causons un moment sur ses deux cantiques. Avez-vous pu les écouter sans émotion? Entendez-vous cette mélodie à la fois suave et plaintive? De pieuses voix proclament leur amour pour le Messie, qu’elles attendent avec une si grande impatience. Chantons avec elles:

“Que j’aime ce divin enfant!”

Aux accents tristes de ce refrain, vous établissez facilement un rapport intime, une petite parenté avec le cantique populaire de l’Avent, “Venez divin Messie.” On semble l’attendre encore, et on lui chante, dans ce mode mineur, qui exprime si bien l’incertitude où l’on

est de sa venue, l'amour que son attente fait naître dans nos cœurs.

Enfin, voici le Messie! De bruyants carillons vous annoncent sa naissance. Ecoutez les mâles voix des choristes qui vous invitent dans un champ de triomphe et de joie, mais toujours revêtu du langage mystique de l'Eglise, à le venir adorer.

Adeste fideles, læti, triumphantes
Venite adoremus Dominum,
Deum infantem, pannis involutum
Pro nobis egenam, et seno cubantem.

Votre piété vous a depuis longtemps interprété ces sublimes paroles. Quelque soit l'origine prétendue de cet air si populaire et si beau, que le Protestantisme musical cherche à accaparer en le nommant "Hymne Portugais," ou autrement, c'est en vain, car il porte plus d'une marque indubitable qui nous le fait reconnaître pour "bon catholique." Fidèles néanmoins à leur principe de Réformation bouleversante, nos frères séparés ont converti en *marche funèbre*, cette mélodie inspirée à l'art chrétien pour chanter dignement la naissance de l'Homme-Dieu.

Mais ces braves bergers n'en sont pas encore rendus à leur syntaxe, ils ignorent encore les aridités de Rosa, Rosæ! Feront-ils taire, pour cela, les émotions qu'ils éprouvent, nullement. Ils vous invitent, avec toute la naïveté de leur langage simple et vulgaire, aux sons animés d'un air qui trahit la joie et le bonheur qui les envahit, à les joindre dans leur pieux pèlerinage. Gaiement ils vous chantent :

"Ça bergers, assemblons nous,
"Allons voir le messie!"

Puis il se fait un *piuissimo*, on se communique tout bas un secret, on se donne le mot, bien bas :

"Cherchons cet enfant si doux
"Dans les bras de Marie,
Ecoutez.... "Je l'entends... il nous appelle tous!"

Alors l'orgue immense reprend dans toute la majesté de sa puissance, et un chœur vigoureux s'écrie dans un transport de joie :

"O sort digne d'envie!"

De retour de leur pieuse excursion, une harmonie céleste frappe l'oreille de ces heureux bergers : eux-mêmes vous l'apprennent :

"Les anges dans nos campagnes"
"Ont entonné l'hymne des cieux."
Gloria in Excelsis Deo!

Et le cœur exalté par tant de douces émotions entonne cette douce pastorale :

"Nouvelle agréable!"
"Un Sauveur enfant nous est né."

Mais revenons aux divins mystères, les voûtes sacrées redisent encore les glorieux échos de la préface. Le ministre de l'Enfant-Dieu prononce les mystérieuses paroles de la Consécration, et l'Enfant Jésus descend sur nos autels. Prêtez maintenant l'oreille aux accents si doux et si expressifs de l'orgue. Il fait au nom des fidèles qu'il représente, acte de foi, de reconnaissance, et d'adoration : il chante dans ses plus suaves accents et sur ses registres les plus doux :

"Dans cette étable, que Jésus est charmant!"
"Qu'il est aimable!"
"Dans son abaissement!"

Cher lecteur! Restez-vous insensible à ces hymnes célestes? Votre foi serait-elle donc éteinte? Lorsque voyant Jésus sous vos yeux, vous entendez redire par une voix si éloquente :

Qu'il est aimable dans son abaissement!

Seriez vous donc privé de toute sensibilité, de tout sentiment religieux!

Le triple sacrifice achevé, nous avons entendu entonner ce chant grégorien plus solennel encore en ce beau jour: "Votis Pater annuit." Rallentissant subitement la mesure, le chœur adresse au ciel, dans une harmonie large et accentuée cette sublime prière :

"Qui pro nobis nascitur
"Da Jesum cognoscere.
"Da Jesum deligere."

"Faites nous connaître Jésus, et faites nous aimer Jésus qui naît pour nous."

Tout est terminé, la foule se retire, et l'âme est remplie des augustes mystères qui viennent de se passer sous ses yeux : elle donne expression à sa joie en déroulant dans un joyeux cantique, et dans la plus aimable simplicité du langage, l'affectueuse histoire de la naissance de Jésus :

"Il est né le divin enfant :"
"Jouez hautbois ; résonnez musettes!"

Mais voici que fort oublieux de nos devoirs à votre égard, ami lecteur, et tout préoccupé de l'agrément que nous procurait la considération musicale de tant de charmants sujets, nous en avons négligé maints autres pour ne parler imparfaitement que d'un seul.

Avec le bon propos d'en finir bientôt, bornons-nous pour cette fois, à récapituler les événements musicaux du mois écoulé.

Mr. le Dr. Guilmette a inauguré une série de concerts, désignés dans des termes, caractères et affiches les plus clairs,—"The People's Concerts." Musicalement parlant ces soirées sont intéressantes, et méritent de l'encouragement. On y entend beaucoup de choses qui plaisent; on y rencontre aussi de quoi blâmer. Bref, que le *people* (ce qui veut dire *le peuple*, croyons nous) les encourage, non parce qu'ils sont annoncés en long et en large, en rouge et en noir, en tout et partout, mais simplement parce que l'on y fait et l'on y entend de la bonne musique.

Les "Concerts de chambre" dits "Concerts Classiques" de M.M. Carter et Cie., sont encore une nouvelle importation de la présente saison. Pour emprunter l'idée émise par Mr. Henri de Terlae, nous dirons : Enlevez de l'estrade les bergères et fauteuils invitants qui le décoraient, il vous restera fort peu des "Concerts de Chambre."

L'*Oratorio Society* a fait des tours de force. Sa première séance fut fort agréable. On y donnait "Le Chant de la Cloche" de Romberg et partie de la douzième messe de Mozart, "à l'anglaise." Son second concert, par contraste, fut détestable, et lui valut dans le *Herald* du 23 Déc. un mot de critique amicalement franc.

Nous attendons un troisième concert avec impatience. A M.M. les Amateurs Canadiens qui ont si habilement endu à deux reprises, le célèbre *Désert* de Félicien David, revient incontestablement la palme d'excellence. Jamais réunion d'amateurs n'a obtenu pareil succès à Montréal. Bornons nous à enregistrer le fait, sans rentrer dans le détail, que tout Montréal musical con-

naît, et auquel il a applaudi de toutes ses forces. N'oublions pas de remarquer qu'à l'Eglise St. Jacques, le jour de Noël, nous avons entendu une fort jolie musique militaire, toutes choses bien considérées, par dessus tout le fait que les doyens de cette nouvelle bande canadienne ne comptent à peine qu'une dizaine d'années, non de pratique, mais bien d'existence ! Ce phénomène musical, sans exemple dans ce pays, et dans bien d'autres, est encore dû aux efforts infatigables des Chers Frères de la doctrine Chrétienne.

Nos bons cousins américains, tant en considération de la guerre commencée que dans la perspective d'autres luttes prochaines, s'inspirent à la militaire. Les demandes d'hymnes nationaux et guerriers sont aussi nombreuses que les demandes de contribution au Trésor National, et il va sans dire que l'on y répond bien plus volontiers. "Dixie," après avoir subi toutes les métamorphoses possibles, en est rendu à l'état de "fugue" sous le titre plus euphonique de "Dixiana."

Dans le Mexique et la plus part des états de l'Amérique du Sud, on exécute sur le canon, avec accompagnement de mitraille... pour le quart d'heure.

A l'Opéra Impérial, à Paris on reproduit avec succès l'*Alceste* de Gluck. Les amateurs sérieux de l'art musical y trouvent un riche et vaste champ d'étude.

A Londres on s'attend, pour l'année 1862, à un succès musical gigantesque, qui devra dépasser de beaucoup celui atteint en 1851, lors de la première Exhibition Universelle. Le concert-monstre-Handel de 1851 sera répété, avec grand renfort de voix et d'instruments, et favorisé de l'expérience du passé.

Sophie Cruvilli est annoncée comme devant repaître à l'opéra Royal Italien de Londres.

Les journaux de Stuttgart annoncent le décès en cette ville, le 11 Novembre dernier, du célèbre compositeur et violoniste Molique, âgé de 58 ans.

Afin de donner à notre chronique musicale une fin pratique, nous terminons en transcrivant d'un opuscule de Liszt, qui nous est tombé fort-à-propos sous la main, quelques conseils utiles, indispensables même à tout jeune artiste (aussi bien qu'à quelques anciens,) et de l'observance desquels dépend nécessairement le succès dans la pratique de l'art musical.

I. L'éducation de l'oreille est ce qu'il y a de plus important. Tâchez de bonne heure de discerner chaque ton et chaque tonalité. Examinez quels sons produisent la cloche, le verre, les oiseaux, &c. &c.

II. Jouez en mesure ! Le jeu de beaucoup de virtuoses ressemble à la démarche d'un homme ivre. Ne prenez pas de tels modèles.

III. Ne tambourinez jamais sur le piano. Jouez toujours avec âme et ne vous arrêtez pas à la moitié d'un morceau.

CÆCILIUS.

Revue Littéraire d'Europe.

Bon lecteur qui lisez ces lignes avez-vous jamais sué sang et eau pour mettre une botte plus étroite que le pied ? Si vous n'avez pas encore passé par cette torture, qu'un disciple quelconque de St. Crépin aura l'amabilité de vous ménager tôt ou tard, soyez en sûr, figurez-vous un malheureux, les mains cramponnées à des tiges qui craquent, les bras roidis comme des barres de fer, les cheveux hérissés et baignés de sueur, les yeux presque sortis

de leurs orbites, et vous n'aurez qu'une faible idée de l'embarras dans lequel nous a mis M. Cochin, par son appréciation sur notre littérature.

N'allez pas croire, par ce préambule, que nous en voulions à M. Cochin. Loin de là ; M. Cochin est un excellent homme plein de sympathie pour notre pays, et nous l'en remercions vivement ; M. Cochin va même jusqu'à dire qu'il n'est pas un point du globe où le génie de la France ait poussé des racines plus profondes que sur cette terre qu'elle a imprudemment sacrifiée ; mais pourquoi gêner un si beau compliment en nous reprochant d'écrire en *vieux français* ! Qu'est-ce que c'est que ça du *vieux français* ou du *français vieux* ? Et puis, que veut dire de plus M. Cochin, en ajoutant que notre style, si non l'esprit, gagnerait à se rajeunir ?

Franchement tout cela nous étonne et nous embarrasse. Un pavé tombant d'un troisième étage et nous rasant le bout du nez, ne nous surprendrait guères plus ; car, en définitive, nous nous demandons encore à l'heure qu'il est, depuis tantôt six semaines, dans quelle livraison des *Soirées Canadiennes*, ce diable d'homme de M. Cochin aurait-il pu découvrir du *vieux français* ou du *français vieux* ?

Nous les avons lues et relues ces livraisons des *Soirées Canadiennes*, comparées et comparées-tu avec les œuvres du sire de Joinville et de Froissard, écrivains d'une très-respectable vieillesse, et dans le *vieux français* ou le *français vieux* de ces vieux écrivains, nous n'avons nullement reconnu le *vieux français* de M. Taché ou de M. Larue. Toutefois, quant à l'esprit, il ne serait pas injuste de reconnaître chez M. Taché quelques-unes des qualités qui distinguent si particulièrement Joinville et Froissard. Comme eux, il décrit avec une remarquable précision de langage les objets tels qu'il les a vus, il conte admirablement, et nous pouvons affirmer sans crainte qu'un profond sentiment religieux anime également chacune de ses pages.

Voilà tout. Réflexion faite cependant, nous nous avisons que nos pères n'étaient nullement contemporains de St. Louis ou de Louis XI, époques auxquelles il se faisait une très grande consommation de *vieux français* ou de *français vieux*. Québec et Montréal comptaient à peine une centaine d'habitants vers le milieu du 17^{me} siècle et déjà Corneille et Racine, Pascal et Bossuet avaient étonné la France de leurs chefs-d'œuvre. Donc, tout compte bien tiré, nous daterions réellement du grand siècle, et nos pères nous transirent une langue qui avait atteint son plus haut degré de perfection. C'est ce qui explique la pureté avec laquelle elle s'est conservée dans nos campagnes, pureté si grande que bien des voyageurs ont remarqué que le français se parle mieux dans les nombreux villages échelonnés sur les bords du St. Laurent que dans la plupart des communes du beau pays de France.

Nous garderons donc, M. Cochin, en nous efforçant de l'imiter, le *vieux français* de ces maîtres immortels dont nos ayeux purent contempler les traits ; nous le garderons avec notre *vieux style* et notre *vieux esprit*. Avec le sol, c'est là tout notre héritage, voyez-vous, et c'est sacré. Nous ne comprenons pas trop d'ailleurs ce que gagnerait notre esprit à se rajeunir. L'esprit du 18^{me} siècle surpasserait-il celui du 17^{me} ; et cet esprit si si vain, si orgueilleux d'aujourd'hui a-t-il été rajeuni par autre chose que cette gourme épaisse et fétide que lui ont jetée les philosophes du siècle précédent et dont

les flots d'un vaste océan ne nous auraient peut-être pas préservés si nous n'avions pas toujours eu notre vaillant clergé pour sauvegarder notre foi, notre langue et nos droits ?

M. Cochin voudra bien nous pardonner cette répartition un peu vive. Elle ne diminue en rien l'admiration respectueuse que nous avons et pour son talent et pour la place distinguée et périlleuse qu'il occupe dans la presse. Mais aussi, M. Cochin comprendra qu'il n'est pas toujours sûr de juger de la littérature et de l'esprit d'un peuple d'après un simple échantillon, si bon qu'il soit :

Pravo favore labi mortales solent,
Et dum pro judicio stant erroris sui
Ad poenitendum rebus manifestis agi.

Si nous nous sentions le moins du monde porté à l'admiration de ce beau style rajeuni, truculent, de l'école moderne, nous en serions guéri à tout jamais par ces vers magnifiques et nerveux que M. de Laprade vient d'adresser aux Muses d'État. Juvénal ne les aurait pas mieux fustigées :

Muses, les dieux s'en vont ! . . . et les badauds arrivent.
Soyez de votre temps, vivez pour ceux qui vivent.
Assez prêché ; voici les trois coups de marteau ;
Vous montiez à l'autel ; grimpez sur le tréteau.
Descendez à jamais de ces hauteurs glacées
Qu'attristent la prière et les mâles pensées ;
Où l'homme sent toujours un Dieu peser sur lui ;
Où règne la pudeur . . . Je veux dire l'ennui.

Le réel avant tout. Fi du vieil idéal !
Donnez à vos romans une odeur d'hôpital ;
Faites-en des charniers peuplés de bêtes fauves ;
Allez fouiller du nez dans toutes les alcôves ;
Peignez-nous chaque ulcère et chaque exploit galant,
Comme dit le critique, " en style truculent ; "
Et, pour féconder l'art, dans ce nouveau domaine
Traînez tout le fumier de la nature humaine.

A vous, heureux auteurs, les croix, les missions,
Les succès consacrés par vingt éditions ;
Et dans le *Moniteur*, en six longues colonnes,
Le *Causeur du Lundi* vous tressant des couronnes,

Que si, légers de plume et d'humeur militante,
De Voltaire enterré la défroque vous teute,
Aux princes, comme lui, tournez le compliment,
Il vous sera permis de penser librement.
Vous pourrez vous donner, à l'abri des poursuites,
Le plaisir, toujours neuf, de la chasse aux Jésuites,
Et dire avec fierté, sans cacher votre jeu,
A César qu'il est Pape, au peuple qu'il est Dieu.

Cette mordante ironie se prolonge encore dans une quarantaine de vers, et le poète termine la pièce par ce coup de massue :

Soyons gais ! O railleurs ! vous avez bien raison,
Les colères ici ne sont pas de saison ;
La satire est absurde, et, de plus, ennuyeuse,
Qui s'indigne aujourd'hui d'une voix sérieuse.
Oh ! le plaisant nigand, qui forme en tribunal,
Pour Macaire et Bertrand, Tacite et Juvénal !
Qui dénonce Tartufe aux fureurs de Camille,
Et réveille le Cid pour rosser Mascarille !
Muse, retourne alors sous les murs d'Illion,
Chez ces héros nourris de moelle de lion,
Priant Minerve et Mars de t'accorder leur aide ;
Fais lancer par Achille, Ajax ou Diomède,
Ces quartiers de rochers, aussi gros que des tours,
Qu'à peine ébranleraient vingt hommes de nos jours !

Et ces traits que Vulcain tordit dans ses fournaies ;
Fais tonner Jupiter ! . . . pour tuer des punaises.

M. Douhaire analysant un travail de M. Forcade sur la papauté, ramasse toutes les preuves de son habile adversaire et les refute par cet éloquent résumé :

" Que propose l'habile écrivain ?

Un Pape, hôte de l'Italie, laquelle s'engagera devant l'Europe à le respecter, un Pape, retiré de la royauté, mais inviolable, libre et propriétaire. C'est exactement la thèse de M. de Cavour, si vigoureusement discutée par M. de Montalembert. Quoi ! la nature humaine est-elle donc changée ? L'ambition est-elle éteinte au cœur des rois ? est-il probable que jamais un roi d'Italie n'aura la tentation d'opprimer la conscience du maître des consciences ? L'histoire des rapports des cultes avec les couronnes crie, depuis vingt siècles, à toutes les Eglises : Défiance ! L'histoire d'hier, l'histoire des rapports de Victor-Emmanuel avec Pie IX, crie plus haut encore : Défiance ! Votre solution, c'est : confiance ! Confiance du souverain désarmé, incommode et suspect, dans le souverain armé, riche et audacieux ; confiance du vaincu dans le vainqueur, confiance du faible dans le fort, confiance du prêtre qui condamne le mal dans le puissant qui l'accomplit. Vous placez deux royautés l'une à côté de l'autre sans autre barrière que le respect. L'histoire du pouvoir temporel peut se résumer en une indépendance habituelle, quelquefois troublée par la force et rétablie par l'étranger ou par l'Italie : votre système conduit à une inquiétude continue toujours excitée par la violence et n'ayant d'autre ressource que l'étranger. En d'autres termes, cédez aujourd'hui et tremblez demain. Il nous sera permis d'attendre et de demander d'autres garanties.

Nous sommes accusés de lenteur, d'entêtement. On n'est pas pressé quand il s'agit d'un arrangement qui intéresse les âmes, et qui peut durer mille ans. Qu'on nous propose donc un système vraiment meilleur que le pouvoir temporel, et l'on verra si nous sommes entêtés ! Ne savons-nous pas que l'Eglise vivra dans toutes les combinaisons ? ne savons-nous pas que, selon la belle parole des livres saints, Dieu rompra plutôt le pacte qu'il a fait avec le jour et le pacte qu'il a fait avec la nuit que d'oublier les promesses faites à l'Eglise ? Nous ne sommes donc ni inquiets ni difficiles. Mais on nous demande de céder à la force ; est-ce juste ? de confier nos croyances aux respects des peuples et des rois ; est-ce prudent ? de nous contenter de Papes complaisants ou martyrs ; est-ce séduisant ? On peut nous répondre qu'on nous forcera bien, si nous nous entêtons. Soit ; la force de la poudre, disait M. Rossi, ne prouve pas la justice du coup de canon."

Nous ne terminerons pas cette chronique sans signaler à nos lecteurs, l'*Economiste Français*, journal qui vient de paraître à Paris sous la direction de M. Duval. Parmi les collaborateurs figurent MM. Cochin et Rameau, l'auteur distingué de la France aux Colonies, et qui a laissé de si brillants souvenirs de son trop court séjour en ce pays. Nous avons surtout remarqué, dans le programme, les lignes suivantes : " Le Canada, la Nouvelle-Écosse, Maurice et bien d'autres, ont à se défendre contre l'absorption britannique. Désormais ces glorieuses filles de la France, séparées de la mère-patrie, mais non oubliées d'elle, trouveront en France même une tribune amie qui étendra son bon accueil, avec une prédilection particulière, aux peuples divers chez qui domine la langue française, et à ceux de race latine, tout en offrant ses sincères sympathies aux autres."

Une telle promesse aussi nettement énoncée recommande l'*Economiste Français* non seulement à ceux qui

s'occupent spécialement d'économie politique et sociale, mais à tous les Canadiens qui aiment sincèrement leur pays.

LA "HURONNE."

M. C. Lavigne, le violoniste si bien connu et si populaire à Québec, nous a permis de publier la charmante composition musicale de ce nom dans notre premier numéro. Le sujet de cette romance est national et a été inspiré à son auteur et à M. P. Huot dans une excursion de plaisir au pittoresque village de Lorette, près Québec. On y sent l'inspiration du moment, et toute cette gracieuse fantaisie porte une fraîcheur de cachet, une originalité de style qui font plaisir à constater.

M. Lavigne a été assez bon pour nous faire espérer deux autres jolies compositions, *Ma Sœur*, et *Les Couleurs du Canada*. Qu'il veuille agréer l'expression de notre reconnaissance.

Ces gracieuses romances sont connues dans les salons de Québec; plusieurs fois nous les avons entendu chanter, et en les applaudissant nous regrettons de les voir aussi localisées. Notre première pensée en prenant la direction de *l'Echo* a été d'écrire à M. Lavigne pour nous permettre de publier sa "Huronne." Ceux qui le connaissent peuvent s'imaginer quelle a été sa réponse; lui qui s'étonne qu'on lui demande quelque chose au lieu de le lui prendre, s'est grandement étonné que *l'Echo* n'ait pas publié la *Huronne* sans lui en parler.

Le talent semble encore plus beau quand il est aussi généreux.

FEUILLETONS:

LA MORT DE DUPUYTREN.

Dupuytren, dans une science de faits, fut un homme d'action. On eut à admirer chez lui moins le génie de l'invention théorique qu'une prodigieuse faculté d'application. Ses découvertes scientifiques, malgré leur nombre et leur importance, ne permettent pas de le placer même à côté des J.-L. Petit, des Pott, des Desault; tandis que cette merveilleuse facilité avec laquelle il se jouait des cas les plus graves, cette fécondité de ressources au milieu des complications désespérées, cette admirable promptitude de coup d'œil, cette infailibilité de jugement et de main, firent de lui le premier praticien dans une science où la pratique marche sur la même ligne que la théorie.

On peut croire que son caractère dut se ressentir de la nature spéciale des travaux auxquels son génie l'avait destiné. L'homme qui avait chaque jour entre ses mains puissantes la vie de tant d'hommes, celui dont les arrêts étaient sans appel, ne pouvait faire grand cas de cette pauvre et pitoyable humanité, qu'il voyait de si

près être si peu de chose. Le cœur s'habitue, d'ailleurs, à voir souffrir. Pour ces hommes d'élite qui prennent leur art de si haut, pour ces maréchaux de la science, les existences isolées ne peuvent être que comme des soldats qu'il faut, dans l'occasion, sacrifier pour gagner quelque grande bataille.

Plus qu'aucun autre peut-être, il faut le dire malgré le respect dû à un si grand nom et à une pareille tombe, Dupuytren se laissa aller à considérer la vie et les choses humaines avec un profond et triste dédain. Son caractère était dur, froid, despotique. Il reportait dans le monde, dans ses relations extérieures, cette rigoureuse et impitoyable inflexibilité qui faisait trembler à son hôpital ses élèves et ses subordonnés. Des exagérations populaires racontent des actes sanglants de ce mépris souverain qu'il avait pour l'humanité, et il nous en coûterait à nous-même de rapporter ici des faits dont notre mémoire fidèle n'est que trop remplie. Ses confrères étaient blessés de son orgueil et de ses prétentions à une domination exclusive. La retraite de Pelletan, auquel il devait peut-être plus que des égards, retraite qui fut provoquée par lui, raviva et spécialisa ces antipathies. Au reste, lorsque MM. Orfila, Larrey, Pariset, Bouillaud, Royer-Collard, etc., prononcèrent sur sa tombe le plus magnifique éloge du père de la chirurgie moderne, aucun d'eux n'osa aller plus loin et accorder même un de ces éloges banaux, tout formulés d'avance, aux sentiments privés, — vertus du foyer, douces et affectueuses, — de l'homme que la mort venait de frapper. On regrettait Dupuytren: personne ne le pleura.

Poussant jusqu'aux dernières limites ses doctrines absolues de positivisme, Dupuytren s'acharna avec la plus excessive ténacité contre ce qu'il appelait les utopies spéculatives, chaque fois qu'il trouva à les combattre, sous quelque forme que ce fût. Par degrés son antipathie devint de l'exécration. Sa haute position à la cour de la Restauration lui arracha bien pourtant quelques concessions à ses principes si irrévocablement arrêtés. On connaît le mot du duc de Maillé. A une messe célébrée à la chapelle du château de Saint-Cloud, Dupuytren laissa tomber avec fracas, au moment de l'élévation, son volumineux livre d'Heures, garni d'épais fermoirs. Madame la duchesse d'Angoulême dit en levant les yeux:

"— Voici M. Dupuytren qui perd ses Heures. — Mais qui ne perd pas son temps," répondit le duc de Maillé.

Mais cette dissimulation à laquelle Dupuytren se résignait, sans qu'il parût d'ailleurs beaucoup lui en coûter, ne fit qu'irriter et accroître encore sa haine vigoureuse contre des idées qui n'étaient pas les siennes et contre ceux qui défendaient ces idées.

Dupuytren travaillait presque constamment, et peu d'hommes ont eu une existence aussi remplie que la

sienne. Été comme hiver, il était levé à cinq heures ; à sept heures, il était à l'Hôtel-Dieu, d'où il sortait à onze heures. Il faisait alors ses visites, et rentrait chez lui pour recevoir les malades en consultation. Bien qu'il les expédiait avec une célérité presque brutale, ils étaient chaque jour tellement nombreux, que souvent la consultation durait longtemps après la nuit venue.

Un jour que la consultation s'était prolongée encore plus tard que de coutume, Dupuytren, épuisé de fatigue, allait prendre quelque repos, lorsqu'un dernier visiteur en retard se présenta à la porte de son cabinet.

C'était un vieillard de très-petite taille, dont il eût été difficile de deviner l'âge. Sa figure pleine et rosée, sur laquelle bien évidemment le rasoir n'avait jamais eu besoin de passer, avait quelque chose de potelé et de mignon. Plus jeune, il avait dû rappeler longtemps le type des chérubins bouffis, cravatés de blanches ailes, qui planent autour de la gloire de Marie. Sous un réseau serré de rides nombreuses, mais légèrement incisées, il avait une petite bouche, un petit nez aquilin finement dessiné : ses pieds et ses mains étaient, comme tout le reste, de la miniature. Dans ces yeux bleus, dans sa physionomie, dans ses gestes, il y avait une timidité, une douceur, une bonté exquises. — Il est de ces physionomies heureuses sur lesquelles le regard se pose avec satisfaction. En considérant le visage calme et paisible du petit vieillard, on se serait presque senti meilleur, on était invinciblement attiré vers lui, on éprouvait le besoin de l'aimer.

Il tenait dans sa main droite une canne à corbin, et son petit corps était couvert d'un costume rigoureusement noir. En saluant, il mit à nu une large tonsure : c'était un prêtre.

Le regard de Dupuytren s'attachait sur lui morne et glacé.

— Qu'avez-vous ? lui dit-il durement.

— Monsieur le docteur, répondit doucement le prêtre : je vous demanderai la permission de m'asseoir ; mes pauvres jambes sont déjà un peu vieilles... Il y a deux ans, il m'est venu une grosseur au cou. L'officier de santé de mon village, — je suis curé de..., près de Nemours, — m'a dit d'abord que ce n'était pas grand'chose ; mais le mal a augmenté, et, au bout de cinq mois, l'abcès s'est ouvert tout seul. J'ai gardé le lit longtemps sans que cela allât mieux. Et puis, j'étais forcé de me lever, parce que je suis seul pour desservir quatre villages, et...

— Montrez-moi votre cou.

— ... Ce n'est pas, continua le vieillard en obéissant, ce n'est pas que ces braves gens ne m'aient offert de se réunir tous les dimanches à... pour entendre la messe ; mais ils ont beaucoup de mal pendant la semaine, et ils n'ont que ce jour-là pour se reposer. Je me suis dit : Il n'est pas juste que tout le monde se dérange pour

toi. Et puis, vous savez, il y a les premières communions, le catéchisme... Monseigneur voulait attendre encore pour m'envoyer un confrère qui m'aidât. Alors mes paroissiens m'ont dit de venir à Paris vous consulter. J'ai été quelque temps à me décider, parce que les voyages coûtent beaucoup d'argent, et j'ai bien des pauvres gens dans ma commune ; mais il a fallu faire ce qu'ils ont voulu, et j'ai pris la voiture... Voilà mon mal, monsieur le docteur, dit-il en tendant son cou.

Dupuytren l'examina longtemps. Le cou du malade présentait un trou de près d'un pouce de diamètre et très profond. C'était un abcès de la glande sous-maxillaire, compliqué d'un anévrisme de l'artère carotide. La plaie était gangrenée en plusieurs endroits. Le cas était tellement grave, que Dupuytren s'étonna que le malade pût se tenir debout devant lui.

Il écarta largement les lèvres de la plaie et en scruta les environs par une pression douloureuse à faire évanouir. Le patient ne tressaillit même pas. Quand son examen fut terminé, Dupuytren lui retourna brusquement la tête, qu'il tenait entre ses deux mains, et, le regardant fixement, il lui dit dans la figure, avec un sinistre éclat de voix :

— Eh bien ! monsieur l'abbé, avec cela il faut mourir.

L'abbé prit ses linges et enveloppa son cou sans mot dire.

Dupuytren avait toujours les yeux fixés sur lui. Quand il eut achevé son pansement, le prêtre tira de sa poche une pièce de cinq francs enveloppée dans du papier, et la déposa sur la cheminée.

— Je ne suis pas riche, et mes pauvres sont bien pauvres, monsieur le docteur, dit-il avec un adorable sourire : pardonnez-moi si je ne puis payer plus cher une consultation du docteur Dupuytren... Je suis heureux d'être venu vous trouver ; au moins je serai préparé à ce qui m'attend. — Peut-être, auriez-vous pu, ajouta-t-il avec une extrême douceur, m'annoncer cette grande nouvelle avec plus de précaution. J'ai soixante-cinq ans, et à mon âge on tient quelquefois beaucoup à la vie. Mais je ne vous en veux pas ; vous ne m'avez pas surpris ; j'attendais depuis bien longtemps ce moment-là. — Adieu, monsieur le docteur, je vais mourir à mon presbytère.

Et il sortit.

Dupuytren resta pensif. Cette âme de fer, ce génie puissant se brisaient comme un verre fragile contre quelques simples paroles d'un pauvre vieillard, qu'il avait tenu chétif et malade entre ses larges mains, et dont il avait cru pouvoir se jouer. Dans ce corps faible et souffreteux, il avait rencontré un cœur plus ferme que le sien, une volonté plus énergique que la sienne ; il avait trouvé plus fort que lui.

Il s'élança tout à coup vers l'escalier ; peut-être ne

voulait-il pas encore s'avouer vaincu. Le petit prêtre descendait lentement les marches en s'épaulant de la rampe.

— Monsieur l'abbé ! cria-t-il, voulez-vous remonter ?
L'abbé remonta.

— Il y a peut-être moyen de vous sauver, si vous voulez que je vous opère.

— Eh ! bon Dieu, monsieur le docteur, dit l'abbé en se débarrassant avec quelque vivacité de sa canne et de son chapeau, mais je ne suis venu à Paris que pour cela. Opérez tout ce que vous voudrez !

— Mais peut-être ferons-nous une tentative inutile, et ce sera long et douloureux.

— Opérez, opérez ! monsieur le docteur. J'endurerai tout ce qu'il faudra. Mes pauvres paroissiens seraient si contents !...

— Eh bien ! vous allez vous rendre à l'Hôtel-Dieu, salle Sainte-Agnès. Vous serez là parfaitement, et les sœurs ne vous laisseront manquer de rien. Vous vous reposerez bien ce soir et demain, et après-demain matin...

— C'est dit, monsieur le docteur, je vous remercie.

Dupuytren traça sur le papier quelques mots qu'il remit au prêtre. Celui-ci se rendit à l'hospice, où la communauté presque tout entière vint l'installer dans une petite couchette garnie de drap bien blancs. Chacun le comblait d'oreillers, de sirops. Le petit prêtre ne savait comment les remercier.

Le surlendemain, les cinq à six cents élèves qui suivaient chaque jour la leçon du maître étaient à peine rassemblés, que Dupuytren arriva. Il se dirigea vers le lit du prêtre, suivi de cet imposant cortège, et l'opération commença.

Dupuytren taillait et tranchait avec le couteau et les ciseaux. Ses pinces d'acier sondaient le fond de la plaie et ramenait des fibres qu'il tordait et qu'il attachait ensuite. Puis la scie enleva en grinçant des fragments cariés du maxillaire intérieur. Les éponges, pressés à chaque instant, rendaient le sang qui coulait à flots. L'opération dura vingt-cinq minutes. L'abbé ne fronça pas le sourcil. Seulement, quand les poitrines qui l'entouraient se dégagèrent toutes ensemble, haletantes d'attention et de crainte, et que Dupuytren lui dit : C'est fini ! l'abbé était un peu pâle.

Dupuytren le pansa lui-même.

— Je crois que tout ira bien, lui dit-il amicalement. Avez-vous beaucoup souffert ?

— J'ai tâché de penser à autre chose, répondit le prêtre.

Et il s'assoupit. Dupuytren l'examina un instant dans un profond silence... puis il fit glisser les rideaux blancs de la couchette sur leurs tringles de fer, et la visite continua.

Le prêtre était sauvé.

Chaque matin, lorsque Dupuytren arrivait, par une étrange infraction à ses habitudes, il passait les premiers lits, et commençait la visite par son malade favori. Plus tard, lorsque celui-ci put se lever et faire quelques pas, Dupuytren, la clinique achevée, allait à lui, prenait son bras sous le sien, et, harmonisant son pas avec celui du convalescent, faisait avec lui un tour de salle.

Pour qui connaissait l'insouciance dureté avec laquelle Dupuytren traitait habituellement ses malades, ce changement de conduite était inexplicable.

Lorsque l'abbé fut en état de supporter le voyage, il prit congé des sœurs et du docteur et alla retrouver ses paroissiens.

Quelques mois après, Dupuytren, en arrivant à l'Hôtel-Dieu, vit s'avancer vers lui l'abbé, qui l'attendait dans la salle Sainte-Agnès. L'abbé portait toujours son petit costume noir ; mais il était plein de poussière, et ses souliers à boucles étaient tout blancs : on eût dit qu'il venait de faire un long chemin à pied. Il avait au bras un long panier d'osier, bien attaché avec des ficelles et d'où s'échappaient des brins de paille. Dupuytren lui fit le meilleur accueil, et, après s'être assuré que l'opération n'avait eu aucune suite fâcheuse, il lui demanda ce qu'il venait faire à Paris.

— Monsieur le docteur, répondit le prêtre, c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où vous m'avez opéré ; je n'ai pas voulu laisser passer le 6 mai sans venir vous voir, et j'ai eu l'idée de vous apporter un petit cadeau. J'ai mis dans mon panier deux beaux poulets de mon poulailleur et des poires de mon jardin, comme vous n'en mangez guère à Paris. Il faut que vous me promettiez, — mais là, bien sûr, — de goûter un peu de tout cela.

Dupuytren lui serra affectueusement la main. Il voulut engager le bon vieillard à dîner avec lui ; mais celui-ci refusa, bien qu'avec peine. Ses instants étaient comptés, et il lui fallait retourner aussitôt à...

Deux années encore, au 6 mai, Dupuytren vit arriver le petit prêtre avec son inévitable panier et ses inévitables poulets. Le docteur recevait ses visites avec une sorte d'émotion.

Ce fut alors que Dupuytren ressentit les premières atteintes de la maladie devant laquelle sa science, tout immense qu'elle fût, devait céder. Il partit pour l'Italie mais sans espoir d'être sauvé par ce voyage que la Faculté réunie l'avait engagé à entreprendre. Lorsqu'il revint en France, au mois de mars 1834, son état semblait s'être amélioré ; mais cette amélioration n'était qu'apparente, et Dupuytren le sentait bien. Il se voyait mourir, il avait compté ses instants.

Son caractère devint plus inexpressif encore et plus sombre à mesure qu'il approchait du terme fatal...

Peut-être à ces dernières et tristes heures, cette solitude morale, cet isolement qu'il s'était d'avance si cruel-

lement préparés lui-même, et qui le mettaient face à face avec la mort, lui donnèrent-ils un solennel avertissement.

Tout à coup il appelle M..., son fils adoptif, qui vieillait dans un cabinet voisin.

— M..., lui dit-il, écrivez :

“ A monsieur***, curé de la paroisse de***, près Nemours.

(Seine-et-Marne.)

“ Mon cher abbé,

“ Le docteur a besoin de vous à son tour. Venez vite; peut-être arriverez-vous trop tard.

“ Votre ami,

“ DUPUYTREN.”

Le petit curé accourut aussitôt. Il resta longtemps enfermé avec Dupuytren. Nul ne sait ce que tous deux se dirent; mais quand l'abbé sortit de la chambre du mourant, ses yeux étaient humides, et sa physionomie rayonnait d'une douce exaltation.

Le lendemain, Dupuytren appelait auprès de lui l'archevêque de Paris.

C'était le 8 février 1835.

Dupuytren venait de mourir.

Le jour de l'enterrement, le ciel, dès le matin, fut tristement couvert de nuages gris. Une pluie fine et continue, mêlée de neige, glaçait la foule immense et silencieuse qui encombra la place Saint-Germain. L'église de Saint-Eustache eut peine à contenir le cortège.

Après le service, les élèves portèrent à bras le cercueil jusqu'au cimetière.

Le petit prêtre suivait le convoi en pleurant.

Que ceux qui viennent de lire ces lignes n'y veuillent pas voir une intention dogmatique, et ne s'occupent pas d'y rechercher la pensée de celui qui les a écrites. Il raconte cette histoire tout simplement comme on la lui a racontée, sans autre dessein de persuader ou d'instruire, parce que c'est une histoire vraie et qu'elle se rattache à un grand nom. (1)

NADAR.

CECILE.

I

J'avais treize ans, et, pour la première fois, j'allais savoir autrement que par ouï-dire ce qu'on entendait par vacances. Jusque-là, ma mère, toujours malade depuis son veuvage, n'avait pu me rappeler à Dinan, où elle habitait avec ma jeune sœur, et l'époque si impatientement attendue par mes camarades du collège de Beaupréau ne s'était distinguée des autres, à mes yeux, que par un douloureux isolement et beaucoup d'ennui.

Il faut avoir éprouvé cet ennui trois années consécutives, entre les murs désertés d'une salle d'études, pour comprendre avec quel bonheur je m'élançai dans la voiture qui devait me ramener enfin pour six semaines au bord de la Rance. Tout se réunissait, d'ailleurs, pour donner à ce voyage trop différé une allégresse sans mélange : ma mère m'avait écrit que sa santé s'améliorait de jour en jour; ma sœur ajoutait à cette bonne nouvelle des projets de parties de campagnes où nous devions mettre joyeusement le temps à profit; de plus, j'allais rentrer en quatrième; je revenais chez moi en triomphateur, et j'étais si convaincu de l'importance de mon personnage, je lui rêvais partout un accueil si empressé, si glorieux, que j'avais toutes les peines du monde à contenir l'excès de ma joie et de mon orgueil. Un de mes condisciples, qui fit avec moi les deux tiers de la route, ne cessait de me répéter, en me poussant du coude, ce vers d'Horace que je ne comprenais pas encore, et qu'il n'entendait guère mieux que moi :

Nunc decet aut veridi.....

Mais, pardon, lecteur, j'oublie que la langue d'Horace ne vous est peut-être pas familière : je redeviens écolier.

J'ai conservé de mes compagnons de voyage, des postillons, des hôteliers, des mendiants même qui à chaque relai, entouraient notre voiture, une idée si riante et si agréable que je suis fortement tenté aujourd'hui de nier le progrès, au moins en ce qui touche les mendiants, les aubergistes, les postillons et les voyageurs. Sur un chemin d'une quarantaine de lieues, je ne me rappelle que physionomies avenantes, regards de bienvenue et paroles de bon accueil. Ce fut bien autre chose encore à mon arrivée dans la maison de ma mère ! La pauvre femme ne pouvait détacher ses lèvres de mes joues, qu'elle inondait de ses pleurs. J'étais son premier né, et l'enfant chéri qu'elle se reprochait d'avoir laissé si longtemps en exil; Rosalie, ma sœur, me prodiguait aussi ses caresses. Ce fut un beau jour dans ma vie que celui-là !

Notre première entrevue avait lieu dans une cour dominée par un frais jardin, et commune à deux maisons blanches qui, avec leurs persiennes grisâtres, leurs perrons de sept marches et la vigne entourant les fenêtres de capricieux festons, se ressemblaient comme deux sœurs jumelles. L'une de ces maisons appartenait à ma mère, l'autre était habitée par la famille d'un capitaine au long cours. Ma mère et ma sœur me tenaient chacune un bras et se disposaient à me conduire dans la petite chambre qu'elles m'avaient préparée, lorsqu'une voix enrouée, étrange, répéta deux fois mon nom au-dessus de ma tête. Je tressaillis. Au même instant un éclat de rire enfantin partit de la terrasse au fond de la cour, et j'aperçus entre des sorbiers garnis de leur grappes de corail, deux jolies petites têtes blondes qui se penchaient

(1) Cette nouvelle est extraite d'un très joli volume (*Quand j'étais étudiant*), publié par Michel Lévi, rue Vivienne, 2, à Paris.

curieusement de notre côté. Ma sœur leur fit un signe de la main en riant aussi, et la voix que j'avais entendue d'abord, recommença son appel :

« — Ferdinand ! Ferdinand ! »

Puis, aussitôt, sans aucune transition de nature à ménager ma délicatesse :

« — As-tu déjeuné, Jacquot ? Ferdinand, as-tu déjeuné ? »

Cette singulière alliance de mots ou plutôt cette confusion excita l'hilarité de ma sœur et des deux enfants qui lui répondaient de la terrasse. Je m'associai franchement à leur gaieté. Quel bonheur ! Un perroquet ! moi qui me montrais déjà si fier au collège d'un geai assez maussade que j'élevais sous un vieux carton de chapeau !

« — Il est du plus beau gris perle, s'écria Rosalie en m'entraînant dans la maison ; sa queue est rouge, son plumage lustre, son bec noir, son œil d'or ! Et puis Cécile et moi, nous lui apprenons tant de choses depuis un an pour te divertir ! »

Nous étions arrivés en quelques bonds dans la chambre qui m'était destinée. Je ne vis point alors avec quel soin ma mère avait orné cette chambre ; je n'eus pas un regard pour les livres élégamment reliés, le pupitre en palissandre, les géraniums blancs et roses, qui, à travers les vitres, se mêlaient aux feuilles de la vigne ; je n'avais d'yeux que pour l'oiseau, perché sur son bâton, la tête de côté, montrant seulement un œil, de l'air le plus narquois, le plus insolent. Après s'être fait prier quelques instants pendant lesquels il multiplia les attitudes provocantes, tantôt se dandinant comme un jeune fat, tantôt marchant d'un pas grave et se rengorgeant comme un nouvel enrichi, monseigneur le perroquet daigna montrer enfin ce qu'il savait faire. Il commença d'abord par m'appeler plusieurs fois en accompagnant mon nom de grands éclats de rire. Cette manière de réclamer mon attention, me fit un plaisir extrême, et je me sentis parfaitement disposé à couvrir d'applaudissements une danse savoyarde que notre savant emplumé exécuta d'une façon vraiment comique. J'étais émerveillé, et je ne savais comment remercier ma sœur de l'aimable surprise qu'elle me préparait depuis si longtemps.

« — Non, non, garde tout cela pour Cécile, me disait Rosalie en me poussant vers la fenêtre, et la main tendue vers les sorbiers. Jamais ce surnois de Perle n'aurait appris à danser la catarinette sans la patience de Cécile, qui n'épargnait rien pour réussir. Oh ! tu vas connaître Cécile et son petit frère Félix ! Elle est si jolie, notre petite voisine ! plus jolie encore que Perle ! »

Cela me paraissait difficile ; cependant, quelques heures après, je partageais entièrement l'opinion de ma sœur.

Le père de Cécile se nommait M. Arnaud ; il voyageait en ce moment dans les mers de l'Inde. Sa famille,

avec laquelle je fis bientôt connaissance, se composait d'une femme et de deux enfants, dont l'aînée, la jeune fille, avait dix ans, et le plus jeune, Félix, quatre ans à peine. Madame Arnaud s'était mariée tard, et elle avait déjà dépassé son huitième lustre à l'époque où j'entrai pour la première fois dans son salon. Elle était grande, pâle, amaigrie, fatiguée par les bals, les spectacles, qu'elle recherchait avec passion depuis plus d'un quart de siècle. Je vous citais Horace, il n'y a qu'un instant : eh bien ! la philosophie de ce poète serait ici de l'histoire. « Garde-toi de t'informer de ce qui peut arriver demain, et chaque jour que le sort te donne, regarde-le comme autant de gagné. Je hais la main trop économe. Que tout soit jonché de roses ! Tu sauveras des mains d'un héritier ce que tu donne à tes plaisirs. »

Autant notre maison, souvent attristée par les maladies de notre mère, était grave et silencieuse, autant la demeure de madame Arnaud était animée et bruyante. Ma mère n'avait pas encore permis à Rosalie de se réunir à la petite société qui se rassemblait presque tous les soirs chez la mère de Cécile, mais elle ne voyait aucun inconvénient à laisser ma sœur jouer et courir, dans le jardin voisin du nôtre, avec une enfant de son âge. Cette enfant d'ailleurs, possédait plusieurs talents : on admirait sa force sur le piano, et l'étendue de sa voix, la pureté de son chant auraient fait pâlir plus d'une cantatrice en vogue. On la louait beaucoup, et sa mère n'épargnait rien pour lui faire jouer le rôle d'un petit prodige. Heureusement, le bon naturel de l'amie de ma sœur triomphait de cette position dangereuse : il était impossible de trouver plus de simplicité et de joyeux abandon.

Il ne s'était pas écoulé trois jours, que l'intimité la plus cordiale et la plus confiante régnait entre les trois autres enfants et moi. Perle avait beaucoup aidé à ce résultat, et je m'en trouvais si bien, que j'aurais voulu passer toutes les années de ma vie sous les sorbiers du jardin ou dans le salon de madame Arnaud ; je dis le salon, car, cédant aux instances réitérées qui lui étaient faites, notre mère nous permit enfin d'y figurer quelquefois. Cette autorisation, qui nous fit bondir d'allégresse, ne fut pas donnée sans inquiétude. Étonnés, nous nous demandions, Rosalie et moi, comment l'on pouvait hésiter un instant à nous laisser voir une société si gaie, si amusante. Aujourd'hui, je ne m'étonne plus que d'une chose, c'est que la bonté de notre mère ait pu l'emporter ainsi, en cette occasion, sur sa prudence.

Les soirées se passaient à faire de la musique, à jouer des charades, et surtout à lire des romans. Assises dans un coin, devant un damier ou un jeu de patience, Rosalie et sa compagne ne prêtaient aucune attention aux infortunes de *Malvina*, de *Mathilde*, aux terreurs de l'héroïne du *Château d'Udolphe* ; mais moi, sous le char-

me des belles éplorées, je suivais leurs aventures avec tout l'intérêt de la passion. Madame Arnaud achevait de se fausser l'esprit par ces lectures, qu'elle rendait plus dangereuses encore, en supposant dans son petit cercle des situations analogues à celles dont l'entretenaient Anne Radcliffe et madame Cottin. Je me souviens, par exemple, d'un jeune avocat, qu'elle disait atteint d'une maladie de langueur par suite d'une inclination malheureuse, et sur les souffrances duquel elle voulut, un jour, devant moi, attendrir une jeune fille qu'elle supposait l'objet de cet amour lamentable. La pauvre enfant sortit du salon le cœur navré, et persuadée qu'il lui fallait choisir au plus tôt entre un mariage qui lui souriait peu et la douleur de causer la mort d'un galant homme. Celui-ci, heureusement, ne la laissa pas longtemps dans cette perplexité. On apprit, le lendemain, qu'il épousait une héritière à moitié idiote, dont le rusé compère convoitait la dot depuis trois ans.

Cet affront à sa perspicacité ne découragea point la mère de Cécile, car, deux ou trois jours après, elle recommença ses suppositions chimériques en choisissant d'autres héros. Pour moi, je vous le disais tout à l'heure, je prenais goût à ces histoires, et j'écoutais surtout avec ravissement le récit des amours précoces telles qu'on en rencontre aux premières pages d'un grand nombre de romans. Tout ce qui pouvait me donner quelque importance me souriait alors, et je n'eus pas de peine à me persuader, excité par les insinuations de madame Arnaud, que l'âge de treize ans était fort convenable pour choisir et être choisi. Choisir ? j'aurais tort de vous laisser croire que, dans mon imagination d'écolier, Cécile pouvait avoir des rivales. Non, je n'avais à décider qu'entre les différents moyens de passer agréablement mes premières vacances : il fallait seulement savoir si je jouerais à l'amoureux pendant un mois ou si j'accorderais la préférence à d'autres amusements ; à collin-mailard, par exemple, ou au cheval fondu.

Je m'arrêtai au premier parti, et, pour n'avoir pas à revenir sur ma décision, j'usai deux lames de canif à graver sur les arbres du jardin le nom de mon enchantresse. Mes initiales et des enjolivements d'un goût douteux achevèrent de donner à ce travail je ne sais quoi de hardi et de solennel qui me causa bien quelque trouble lorsque, caché derrière une charmille, je vis les deux petites amies y arrêter les yeux en même temps.

—Tiens ! que c'est donc joli ! s'écria ma sœur en prenant dans ses bras le petit Félix pour lui faire admirer mon chef-d'œuvre.

—Où êtes-vous, Ferdinand ? ajouta sa compagne avec autant de sérénité. Venez-donc, monsieur, et écrivez encore quelque chose devant nous."

Je sortis de ma cachette, assez mécontent qu'on attachât si peu d'importance à ce qui me semblait un aveu des plus téméraires. Perché sur l'épaule de Cécile qu'il

ne quittait guère dans nos promenades au jardin, Perle m'accueillit par son mouvement de tête habituel et un éclat de rire presque insultant. Cet oiseau était bien l'être le plus goguenard qu'on pût rencontrer : lorsqu'il inclinait le cou et relevant bizarrement le bec en me jetant un regard oblique, je n'étais jamais parfaitement à l'aise.

—Que voulez-vous que j'écrive ? demandai-je d'un air piqué.

—Eh ! n'importe quoi ! dit Rosalie.

—Non, non, s'écria la sœur de Félix ; quelque chose de drôle, d'amusant, le nom du père Toussart, par exemple."

Le père Toussart ou plutôt l'individu qu'on désignait à Dinan par ce sobriquet, faisait partie, en qualité de premier comique, d'une troupe de comédiens dont les représentations venaient de commencer. Il n'était bruit dans la ville que des soirées désopilantes dues à la franche gaieté du père Toussart, dont le nom venait de quintes de toux qu'il mêlait invariablement à ses rôles, et toujours de façon à provoquer le fou rire des spectateurs. La demande de Cécile acheva mon désappointement. Toute idée sentimentale s'effaçait devant le souvenir du comédien ; aussi refusai-je assez aigrement de sacrifier une lame de canif pour graver le nom d'un bateleur.

—Vous êtes bien dédaigneux, dit l'enfant avec un haussement d'épaules que je vois encore, et si Perle vous ressemblait, je ne l'aimerais point. Perle, mon vieux camarade, veux-tu danser catarinette en l'honneur du père Toussart ? Voyez ! le voilà qui se dandine et se dispose à danser. Bien, Perle ! à la bonne heure, mon garçon ! Tu es plus gentil que ton maître."

Heureux Perle !... Un odieux rival, pensai-je ; mais non, l'instant d'après, le passage d'un papillon avait fait oublier l'oiseau, le père Toussart et le nom gravé sur l'écorce.

Seul, je me souvenais de tout, excepté de mon zèle pour l'étude et de l'ambition que j'avais eue jusque-là d'expliquer bientôt Horace et Tacite. Qu'était-ce, en effet, que l'admiration d'un professeur en lunettes auprès d'un regard satisfait de mon idole ?... Décidément, j'étais amoureux ; il fallait bien le reconnaître au soin que je prenais de recourir tous les jours à la pommade pour ramener à l'ordre une mèche rebelle ; aux questions que j'adressais à ma sœur sur la bonne grâce de mes nœuds de cravate, à mes exigences soudaines, à ma tyrannie féroce envers la malheureuse servante chargée de broser mes habits et de cirer mes souliers. Je convoitais aussi avec fureur les gilets soie et velours, tels que les portaient alors les jeunes gens les plus à la mode, et je ne pouvais arrêter les yeux sur mon miroir sans trouver ma bouche trop grande et mon nez trop long. Je trouvais également des indices sur l'état de mon cœur, dans mes soupirs, à l'église,

au moment des publications de mariages, et dans la grande consommation de sucre candi que je faisais, uniquement parce que Cécile daignait en accepter des morceaux. Mes préoccupations et mes prévenances étaient remarquées, sinon par l'aimable enfant qui en était l'objet, du moins par madame Arnaud. Celle-ci employait, pour m'encourager, un petit manège que ma candeur et ma vanité accueillais également bien. Elle s'inclinait vers l'oreille d'un habitué du salon, et assez haut pour qu'il me fût possible de l'entendre :

— Pourquoi pas?... disait-elle : il y a des exemples d'attachements sérieux qui se sont formés dès cet âge-là. Nous verrons ! nous verrons !

Je me croyais donc fort épris, ce qui n'empêchait pas les distractions de se succéder dans ces journées délicieuses où tant de nouveaux plaisirs se disputaient mes moments. Si vous connaissez Dinan, et la beauté de ses campagnes, figurez-vous ce que devait être ce jardin dominant la vallée de Léhon ! figurez-vous nos promenades aux alentours, tantôt perdus dans l'obscurité des bois, tantôt bercés sur les eaux de la Rance, entre deux rivages enchanteurs. J'ai revu souvent, depuis, les mêmes lieux, mais en visitant pour la première fois ces groupes de rochers, ces ruines de châteaux et d'abbayes, je sentais en moi des ravissements, des élans de félicité qu'un autre âge ne m'a jamais rendus.

Les vacances allaient finir, et, pour la quatrième ou la cinquième fois, nous partagions, ma sœur et moi, un dîner sur l'herbe, auquel nous avait invités madame Arnaud. Le couvert avait été mis sous les châtaigniers avoisinant l'abbaye de Saint-Magloire, et déjà l'on avait chanté des chœurs, des duos, en s'accompagnant tour à tour de la guitare et du hautbois. Jamais la gaieté n'avait été plus expansive et plus folle. Tout à coup Cécile, qui venait de se surpasser dans une ariette de Méhul, se plaignit de la fatigue, et sortit de notre cercle d'un air pensif ; je la suivis du côté des ruines vers lesquelles elles se dirigeait, et j'y entrai sur ses pas.

— Toujours les mêmes, dit à demi-voix madame Arnaud : Germeuil et Nina ; Paul et Virginie !

Sans l'avoir entendue, Nina ou Virginie alla s'asseoir sur un chapiteau renversé. Elle ne m'aperçut qu'alors.

— Ferdinand, dit-elle, laissez-moi seule ici un moment. Tout à l'heure, en chantant, j'ai senti que j'allais pleurer, et j'ai voulu cacher à maman...

Elle ne put achever. Sa tête tomba dans ses mains, et je vis ses pleurs couler à travers ses doigts.

Je peindrais difficilement ma surprise.

— Cécile ! m'écriai-je, que vous est-il donc arrivé ?

— Je ne puis le raconter, Ferdinand, reprit-elle en pleurant toujours ; maman me l'a défendu ; mais j'ai peur, oh ! j'ai peur, et je suis bien triste ! Si vous saviez ce que papa écrit... et puis, il y a un méchant homme

qui nous chassera de notre maison et qui prendra mon piano."

L'idée qu'il se trouverait un homme assez barbare pour affliger celle que j'aimais et qui me parlait d'un ton si doux me paraissait invraisemblable. La chasser de sa maison ! Prendre son piano ! et de quel droit ? Nous avons des lois qui empêchent de piller les gens. Ne pouvait-on à temps prévenir la gendarmerie ? Un mot seulement, et je me chargeais de ce soin.

Ma proposition n'eut aucun succès, et l'enfant refusa de s'expliquer davantage. Rosalie vint nous rejoindre l'instant d'après, et, avec elle, madame Arnaud, qui ne nous laissa plus seuls le reste du jour. Je revins chez moi très-préoccupé et regrettant amèrement de m'éloigner au moment même où quelque péril menaçait ma petite amie. Forcé de partir dans moins de quarante-huit heures, je voulus avoir la consolation de veiller une nuit ou deux à la sûreté du piano. Remonté dans ma chambre, j'allais donc m'asseoir résolument près de ma fenêtre, et l'oreille attentive, l'œil au guet, j'attendis jusqu'à deux heures du matin l'ennemi secret qui semblait en vouloir à l'épinette de Cécile. Le misérable ne paraissait point. J'étais accablé de sommeil, et, malgré moi, tout en adressant les plus durs reproches à ma faiblesse, je finis par tomber tout endormi dans un fauteuil.

Ce fut là que ma mère me retrouva quelques heures après.

— Comment ! s'écria-t-elle, tu ne t'es pas couché cette nuit ?

Il fallut répondre.

— Ma mère, j'étais là en sentinelle... Cécile pleurait, hier, et, sans vouloir se confier à moi, elle ne m'a pas caché que des méchants se disposaient à persécuter sa famille. J'ai pensé qu'ils viendraient peut-être cette nuit... et alors...

— Alors, reprit ma mère, tu veillais pour prévenir un enlèvement ; ta jeune imagination se figurait déjà quelques scènes des *Mystères d'Udolphe* ou du *Confessionnal des Pénitents noirs*. Pauvre cher enfant, rassure-toi de ce côté : il s'agit simplement d'un propriétaire dont l'unique tort est de croire qu'avant de passer sa vie dans les plaisirs, il serait urgent de songer d'abord à payer son loyer. Je te fais cette confiance pour t'inviter à tirer profit des semaines que tu viens de passer dans une société trop frivole. Notre maison est si triste, que le courage m'a manqué pour te retenir près de moi. Cependant, il est temps que ces relations finissent, surtout pour ta sœur, et je n'ai pu me défendre d'un mouvement de satisfaction en apprenant que tes nouveaux amis allaient habiter à l'autre extrémité de la ville.

Ma mère avait compté sans mes treize ans et mon ignorance complète du monde, en se figurant que les

embarras d'argent dont elle me parlait seraient pour moi une leçon de morale. Loin de dépoétiser à mes yeux la mère de Cécile, je sentais que sa détresse me la rendait plus chère, et je me demandais généreusement comment je pourrais venir à son secours. On racontait au collège l'histoire de trois écoliers qui, au moyen de privations héroïques, et en s'aidant aussi de la vente de quelques vieux livres, étaient parvenus à se procurer une somme suffisante pour aller s'établir, en Robinsons, dans une île déserte. Pourquoi, me dis-je, ne ferais-je pas également des économies ? J'achetais autrefois pour mon déjeuner des pruneaux, du fromage... c'est fini maintenant ! J'aborde résolument le pain sec !... Et puis, combien de choses inutiles dont je trouverai bien à me défaire ! Voyons : du papier, une plume ; écrivons une liste.

Et je passai une bonne heure assis devant mon pupitre, dressant l'état des richesses dont je croyais pouvoir disposer. 1° une petite montre d'argent toute bosselée et dont l'aiguille marquait invariablement midi ; 2° une bourse en filet, percée à l'une de ses extrémités, mais dont les anneaux en chrysocale brillaient toujours du plus vif éclat ; 3° un vieux dictionnaire latin privé de son titre, taché d'encre et signé de mon nom presque à toutes les pages. Ces superfluités et d'autres encore avaient leur valeur. La vente faite, je pouvais en envoyer le produit à madame Arnaud au moyen d'une lettre anonyme. "Un parent éloigné et favorisé de la fortune, vient d'apprendre, etc." C'était charmant.

En attendant, j'étais fort peiné de me séparer de Cécile, et je le regrettais d'autant plus que ma mère m'avait dit son projet de cesser toute relation avec madame Arnaud. Si j'allais être oublié à Dinan, tandis que je sacrifierais à Beaupréau les pruneaux, le fromage, le dictionnaire et le reste ! Une idée sublime me vint ou plutôt cette idée, le perroquet, me la suggéra :

— Ferdinand, cria-t-il de sa voix moqueuse, Ferdinand ! Rosalie ! Cécile !

— Oui, Perle, c'est toi, mon chéri ; c'est toi qui lui parleras de ton maître, le matin, à midi, le soir, toujours ! Je vais prier, supplier ma mère... Oh ! Perle ! que tu vas être heureux ! Vite, dis-moi que tu es content ; dis-moi merci.

Perle allongea le cou en arrêtant sur moi son regard de côté, et voulant apparemment me prouver sa joie plutôt par des actions que par des paroles, il dansa la catarinette. J'étais ravi.

L'affaire s'arrangea comme je l'avais désiré. Notre mère n'était pas fâchée de reconnaître ainsi des politesses qu'elle n'avait acceptées, pour nous, qu'à contre-cœur. En outre, l'oiseau prononçait fréquemment le nom de Cécile ; ce nom, mieux valait ne plus l'entendre après la séparation entre celle qui le portait et ma

jeune sœur. Je ne connus que plus tard les motifs du bon accueil fait à ma requête. Peu m'importaient les motifs pourvu que le cadeau fût autorisé.

L'oiseau sur le poing et, dans l'autre main, la cage, j'allai rejoindre Cécile au jardin où je la trouvai portant le petit Félix dans ses bras, et le berçant, joue contre joue, comme pour l'endormir. Perle était également chéri de tous les deux, et ils poussèrent en même temps un cri de plaisir en apprenant que désormais le perroquet ne les quitterait plus. Dans l'élan de sa reconnaissance, Cécile ne vit rien de mieux que de me faire embrasser trois fois son petit frère.

Ce fut tout ; et j'eus la mortification de voir que la possession de l'oiseau compensait, et au-delà, pour notre compagne de jeux, l'idée de mon prochain départ. Elle semblait avoir oublié aussi toutes les appréhensions de la veille. Du reste, son rire si franc et si joyeux eut bientôt raison de mon dépit. La journée se passa aussi gaiement que de coutume, et le soir, en disant adieu à madame Arnaud, j'avouai tout bas que pas un de mes camarades de collège ne me consolait de l'absence du petit Félix et de sa sœur.

— Cher, bien cher monsieur, répondit madame Arnaud, je vous ai deviné depuis longtemps et je vous supplie de ne pas vous laisser abattre par le chagrin. Vous avez treize ans accomplis, et, dans votre position de fortune, à vingt ans, rien ne vous empêchera, j'espère, de vous marier. En attendant, voici un petit souvenir dont vous apprécierez l'intention. C'est la romance de l'Amandier, copiée par elle, une romance délicieuse que vous connaissez déjà, et que vous chanterez, là-bas, en pensant à nous."

Et la dame, avec un attendrissement bien joué, murmura deux ou trois vers de la romance de M. Ségur :

O toi qui sept fois dois renaître
Avant que nos nœuds soient formés !

J'étais enfin pris au sérieux dans mes velléités romanesques ; quel honneur pour un écolier ! Il y avait là de quoi me consoler de tous les chagrins.

Je partis ; et si j'avais réellement besoin de consolations en quittant Cécile, j'en trouvai d'autres que ce petit mouvement de vanité. Une foule d'amis attendaient mon retour à Beaupréau, et ces amis se montraient si gais en toute occasion, qu'il était impossible de conserver seulement deux jours, au milieu d'eux, des pensées mélancoliques. Les couplets où l'exemple de Jacob et de Rachel m'invitait à la patience, traînèrent un mois dans la classe, et passèrent de main en main jusqu'au moment où l'un de mes camarades s'en servit pour envelopper un bâton de réglisse. J'ai à peine besoin d'ajouter que les déjeuners au pain sec restèrent à l'état de projet. Savais-je si la position de madame Arnaud n'avait pas changé d'une manière heureuse ? Dans tous les cas, mon premier roman était

fini, et lorsque, l'année suivante, je vis revenir l'époque des vacances, je ne me rappelai la petite compagne de ma sœur que comme je l'eusse fait d'un garçon de mon âge, bon, aimable, et joignant à ses mérites personnels l'avantage de posséder un beau perroquet.

Il s'était passé bien des choses à Dinan pendant mon absence.

D'abord, la semaine qui suivait mon départ, madame Arnaud avait quitté notre voisinage pour aller occuper, dans la rue de l'Horloge, un logement d'un prix moins élevé. Les parents de Cécile étaient entièrement ruinés, et les folles spéculations du père dans ses voyages, les prodigalités de la mère, insatiable sur le chapitre toilette et plaisirs, avaient eu part égale à ce résultat. Du reste, aucun des deux époux n'avait tenté un effort pour arrêter l'autre sur la pente où il se laissait glisser : « Chère amie, écrivait le marin, je viens de risquer dans une fatale entreprise la dernière somme que tu as réussi à me procurer. Impossible maintenant de songer à revenir en France, où mes créanciers ne me laisseraient pas un instant de repos. Que faire dans une situation aussi pénible pour tous les deux, sinon chercher l'oubli de nos peines au milieu des bruits du monde ? Pour moi, je refuse aucune invitation, je suis de toutes les fêtes, et j'aime à penser que de ton côté tu n'agis pas autrement. Nos pauvres cœurs se briseraient s'ils ne s'étourdissaient point ; et si, pour t'engager à te distraire, afin de conserver ta santé, il me fallait insister encore, je te dirais que tu es mère et que tes enfants ont besoin de toi. Chers enfants ! que feraient-ils des pauvres ressources échappées à notre désastre, si nous venions l'un et l'autre à leur manquer ? Ah ! crois-moi ! c'est surtout dans leur intérêt que nous devons employer le peu qui nous reste à nous créer des amis, des relations qui pourront leur être utiles un jour. »

Ces conseils n'étaient pas de nature à être méprisés par madame Arnaud ; ainsi, ayant à choisir entre le paiement de son loyer et l'achat d'une robe nouvelle, n'hésita-t-elle pas un instant à prendre ce dernier parti.

Par un malencontreux hasard, son propriétaire entra dans le magasin de nouveautés au moment même où le commis pliait l'étoffe précieuse et en recevait le prix. Une scène assez vulgaire faillit avoir lieu immédiatement, mais le créancier se contenta et attendit jusqu'au soir pour demander à sa locataire une explication qui, à la vérité, fut très orageuse. Cécile y faisait allusion dans les ruines de l'église de Saint-Magloire. Cependant, ce que la pauvre enfant redouta le plus n'arriva point. Quelques pièces d'argenterie, une pendule, des flambeaux, un fauteuil en tapisserie suffirent pour contenter le propriétaire. Le piano fut respecté, et cet instrument devint, dans la rue de l'Horloge, l'ornement principal du salon dépouillé de madame Arnaud.

Il y a quelque chose d'effrayant, pour qui sait obser-

ver et réfléchir, dans la vente du meuble le moins utile, dès que cette vente est provoquée par le besoin. On dirait qu'il existe entre les divers objets rassemblés peu à peu autour de nous, témoins de nos joies et de nos peines, un lien secret, et qu'il suffit d'en écarter un seul pour que celui-ci, par je ne sais quelle attraction, entraîne après soi tous les autres. Madame Arnaud devait l'éprouver, et le dénuement complet arriva d'autant plus vite à son foyer, qu'elle fut atteinte d'une maladie grave à la suite d'un bal. Le mari n'en dînait pas moins bien, à Calcutta, chez de riches Anglais dont il avait fait ses amis, et tandis que, par intérêt pour sa famille, le marin philosophe prenait ainsi ses précautions contre le spleen, pas une pièce d'or ou d'argent envoyée par lui ne venait le rappeler à sa femme et à ses enfants. Ces derniers se trouvèrent bientôt dans une détresse et un isolement douloureux à peindre. Les habitués du salon, attirés naguère par le plaisir, ne se montraient plus, et la servante, fatiguée de ne pas recevoir de gages depuis quatre ou cinq ans, avait profité de la fièvre de sa maîtresse pour la quitter en se payant par ses mains. Une petite fille de dix à onze ans demeura donc seule, dans cette maison désolée, pour soigner à la fois son jeune frère et sa mère mourante.

Peu de jours après mon retour au collège, ma mère avait emmené ma sœur à Rennes, où elles devaient passer l'hiver chez un vieux parent. Le but principal de ce voyage était d'éloigner l'une de l'autre les deux jeunes amies, et pourtant, si ma mère était restée trois mois de plus à Dinan, si elle avait pu connaître la misère et l'abandon de la famille Arnaud, des considérations de prudence ne l'auraient pas empêchée d'accourir chez la malade pour lui apporter secours et consolations.

La musique et les applaudissements du salon, les leçons de toutes sortes dans le meilleur pensionnat de la ville, les jeux dans le grand jardin avaient fait place aux occupations les plus pénibles et les plus vulgaires. Il fallait être à la fois cuisinière, femme de chambre, ouvrière, garde-malade, et encore ces fonctions, que lui imposait la nécessité, Cécile avait pris à tâche de les remplir d'un air riant pour ne pas ajouter un chagrin de plus aux chagrins de madame Arnaud. Celle-ci souffrait beaucoup, et malgré son désir de laisser reposer sa fille après des journées si laborieuses, elle était obligée de la réveiller plusieurs fois la nuit, pour lui demander quelque service. De son côté, le petit Félix n'épargnait pas celle qu'il appelait sa sœur-maman, et si le zèle de cette dernière ne s'effrayait point de tant de fatigues au-dessus de ses forces, son visage amaigri, ses joues pâles, ses yeux abattus avertissaient qu'elle y succomberait bientôt.

Après une de ces nuits sans sommeil, et en revenant

de la maison du revendeur, d'où en échange d'un objet cédé à vil prix, elle rapportait de quoi vivre pendant une semaine, Cécile, oppressée et n'en pouvant plus, fut obligée de s'appuyer un moment pour se soutenir, sur la rampe de l'escalier, à quelques marches de sa porte. Elle était là, presque évanouie et le front dans ses mains, lorsqu'une voix d'homme, adoucie par la compassion, lui demanda ce qu'elle avait, et si elle n'était pas souffrante. Cécile rougit beaucoup; elle répondit en balbutiant qu'elle avait peu dormi la nuit précédente, et que, de plus, le panier posé à ses pieds était bien lourd.

— "Seriez-vous l'enfant de la dame malade? continua doucement l'inconnu; et sur la réponse affirmative: J'ai entendu parler de vous et de votre courage, chez un marchand du quartier. Moi-même, j'habite là-haut, sous le toit, depuis une quinzaine. Pauvre chère petite! si ma femme ou moi pouvions vous aider en quelque chose, que votre mère dispose de nous. Dites-lui, cependant, qui nous sommes, car peut-être refusera-t-elle de nous recevoir, en apprenant...."

L'obligeant voisin ne put achever: un sifflement aigu sortit de sa poitrine, et, à la suite, une quinte de toux violente qui lui contracta le visage et le fit changer de couleur. Malgré l'expression douloureuse des traits qu'elle avait devant les yeux, Cécile se les rappela tout à coup.

— "Est-il possible! s'écria-t-elle avec étonnement et moi qui ai tant ri au théâtre quand vous toussiez!"

— "J'ai dû m'étudier à rendre comique la maladie qui me tue, répliqua le comédien, car je n'avais pas d'autre moyen de la faire supporter par les spectateurs. Vous me connaissez maintenant, et vous pouvez offrir à votre mère les services d'un pauvre ménage d'acteurs."

L'histoire du père Toussart, ainsi qu'on l'appelait ou de Simonin, nom qu'il se donnait lui-même sans y avoir plus de droit, peut se raconter brièvement. Un jeune homme dissipé, indolent, obtint des succès de salon dans la chansonnette comique, et, à la suite de querelles de famille, songe à vivre de son talent en se faisant comédien. Cette résolution désespérée, jointe à un mariage extravagant, avec la fille d'une ouvreuse de loges, achève de lui fermer le cœur de ses parents. Le temps marche, et, avec les années, arrivent les déceptions et les amers repentirs. La maladie survient, amenée peut-être par de coupables excès; n'importe! le corps exténué, l'âme en deuil, il faut chanter, il faut danser, afin d'amuser la foule qui, pour siffler son bouffon, n'attend de sa part qu'un instant d'oubli. Oh! combien de fois, devant des jeunes gens qui rêvaient des succès de théâtre, n'ai-je pas senti s'éveiller en moi une pitié profonde pour les objets de leur envie de leur admiration! Sans doute, il n'existe pas d'état qui n'ait sa part de douleurs, mais le comédien, par cela seul qu'il n'est

qu'un masque, un écho, un mensonge, qu'il ne peut disposer à son gré de ses impressions, de son sourire et de ses larmes, le comédien me paraît avoir choisi de toutes les professions la plus misérable.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

(La suite au prochain numéro.)

ESQUISSES MORALES.

LES BALS D'ENFANTS.

Je causais avec une Mère qui non-seulement sait penser, comme celle à laquelle J.-J. Rousseau a infligé l'injure d'une dédicace, mais qui, de plus, sait aimer et prier.

I.

— Connaissez-vous, lui disais-je, quelque chose de plus gracieux qu'un bal d'enfants? J'entends un bal dans toutes les règles, un bal paré et costumé avec tout le luxe de la fantaisie contemporaine; un bal où des chevaliers, des brigands calabrais, des d'Artagnan, des Charles I^{er}, des roués de la régence, des musqués du temps de Louis XV, des incroyables du Directoire, des derviches et des mamamouchis figurent en face de Circassiennes, de marquises Pompadour, de Dianes chasseresses, de paysannes bretonnes et de laitières, pendant que la galerie est occupée par des douairières de sept ans et demi. Quel entrain dans cette foule éclatante et parfumée sur laquelle le lustre brille comme le soleil sur un champ de fleurs! Comme tous ces petits pieds s'agitent dans leurs souliers de satin! Surtout quels formidables assauts tous ces figurants de la valse et du quadrille livrent au buffet où s'étalent les glaces, les gâteaux dorés, les fruits confits et les bâtons de sucre d'orge!

— Certes, je suis peu partisan de toutes les réunions mondaines, et surtout de ces grands bals travestis où l'on voit des hommes d'âge, des mères de famille déjà sur le retour, secouer les guenilles dorées de la mascarade; où le vice, — et, à son défaut, un immense ennui, — se cache sous le velours des masques; où les sept péchés capitaux courent, comme des reptiles, à travers les banquettes et sous les pas des danseurs. Dans les bals d'enfants, rien de semblable. Leur naturel charmant, leur franche gaîté, l'innocence de leur esprit, la pureté de leur cœur, se révèlent dans tous leurs mouvements et au milieu de leurs plus bruyants ébats. Avec eux le bal conserve tous ses charmes et il perd tous ses dangers. Aussi j'avoue ne pouvoir partager l'opinion de ces censeurs moroses qui voudraient momifier l'enfance et la jeunesse, qui lui refusent toute satisfaction et tout plaisir, qui lui interdisent la danse à l'égal d'une œuvre infernale, comme si la danse n'avait pas pour elle les autorités les plus compétentes, depuis le roi David jusqu'à saint François de Sales! — D'ailleurs, l'innocence est comme le feu, elle purifie tout ce qu'elle touche, elle peut traverser tous les plaisirs sans en garder la moindre souillure, comme un papillon peut effleurer toutes les fanges sans ternir le pur éclat de ses ailes."

J'étais lancé à fond de train et j'aurais sans doute continué longtemps mes variations sur ce thème, si un regard de celle à qui j'avais l'honneur de m'adresser ne

m'avait fait comprendre qu'elle ne partageait en rien ma manière de voir sur les bals d'enfants. Evidemment je faisais fausse route. Je m'arrêtai.

II.

— Vous pouvez en croire mon expérience de mère, me dit-elle, les bals d'enfants sont une mauvaise école quand on ne sait pas les renfermer dans les limites prudentes d'une honnête et joyeuse simplicité. Tout le monde se plaint des progrès du luxe, de l'orgueil et de la coquetterie : eh bien ! les bals d'enfants n'ont pas peu contribué pour leur part, à développer tous ces penchants. C'est à qui, dans ces réunions, fera assaut de vanité ; c'est à qui déploiera la plus grande richesse dans les costumes pour lesquels la faiblesse d'une mère dépense souvent des sommes qui viendraient en aide à bien des familles indigentes. Combien de vols faits au nécessaire du pauvre pour décorer ce superflu ! Vous vous êtes arrêté à l'extérieur de ces bals qui vous séduisent ; si vous aviez pénétré d'un regard plus profond dans cette foule enfantine, laissez-moi le dire, vous eussiez trouvé chez elle une partie des passions qui agitent les hommes ; vous eussiez vu la haine, la vanité, les rivalités jalouses, obscurcir ces jeunes fronts, qui vous ont paru, au premier coup d'œil, si serens et si purs.

“ Il y a plus : on a vu quelquefois, sous l'influence de ces réunions, des sentiments d'une nature bien autrement délicate troubler prématurément ces jeunes cœurs. Je connais une petite fille, à peine âgée de dix ans, qui sortait un jour l'âme triste et remplie d'une vague inquiétude d'un bal où elle avait admiré la désinvolture cavalière du jeune Gaston de G., enfant terrible de onze ans qui, d'une voix unanime, avait été proclamé le héros de la fête. Interrogée par une de ses amies, d'un âge aussi respectable, elle finit par lui avouer que, depuis le dernier bal costumé, elle avait fait son choix, et que décidément elle voulait avoir Gaston pour mari.

— Eh bien ! lui répondit sa compagne, courant sur les brisées de M. de Foy, rien de plus facile : c'est le fils d'un duc, il aura bien cent mille livres de rente ; toi, tu es riche, tu as des espérances, comme disait ma mère l'autre jour ; un tel mariage réunit à la fois les convenances et la sympathie. C'est parfait ! Je me charge d'arranger ton affaire.

“ Et voilà nos deux péronnelles que l'école réclame, que les gamines attendent, et qui savent à peine les premières leçons de leur catéchisme, lancées à la poursuite d'une intrigue matrimoniale ! Nos grand'mères riaient avec raison de ces jeux d'enfant, même quand la *petite femme* et le *petit mari* prenaient leur rôle au sérieux. Autres temps, autres mœurs ! Croyez bien qu'aujourd'hui de semblables comédies, outre leur profond ridicule, ne sont pas sans danger, surtout dans la société parisienne, dans cette serrechaude où affluent toutes les primeurs, où l'on grandit si vite, où *il n'y a plus d'enfants*, comme disent, avec trop de vérité M. Cham et M. Nadar.

“ Assurément je ne veux rien exagérer, et je suis la première à regretter l'innocente joie de ces bals domestiques qui réunissaient les enfants du manoir, l'été, sur la pelouse, l'hiver, dans la grand'salle, au feu vacillant d'un vaste foyer, où l'on dansait, en cotillon simple et en souliers plats, au son de joyeux refrains qui valaient mieux que les quadrilles de M. Musard. Ce que je

blâme, c'est la surexcitation de la vanité et de la coquetterie, c'est la recherche des toilettes, c'est l'éclat de la musique et des décorations ; en un mot, c'est le développement excessif d'un luxe qui prépare aux jeunes générations les déceptions les plus cruelles, et dont l'effet le moins désastreux est de blaser l'enfance, de la flétrir dans sa fleur, de lui inspirer, avec l'aversion des plaisirs simples et naturels la passion des voluptés factices, aères et malsaines. Au surplus, je ne suis pas seule de mon avis, et, si vous voulez savoir ce que pense sur un semblable sujet un homme dont le nom est une autorité, lisez le traité d'*Education* de Monseigneur Dupanloup.”

III.

Ainsi parla ma noble interlocutrice.

J'avoue qu'il me fut impossible de lui rien répliquer, car elle n'est pas le moins du monde une janséniste austère ou une dévote acariâtre. Si elle a la pieuse sagesse de madame de Maintenon, elle a l'esprit et les grâces indulgentes de madame de Savigné. Si elle est sévère pour elle-même, elle est bonne et compatissante pour les autres, et sa haute raison, son expérience consommée du meilleur monde, ainsi que le charme qui s'exhale de ses moindres paroles, en font l'oracle irrésistible et incontesté de tous ceux qui l'approchent.

Rentré chez moi, j'ouvris, suivant son conseil, le second volume de Mgr. l'évêque d'Orléans. J'y lus ce qui suit dans le chapitre sur la *Pureté des mœurs* :

“ Je sais que, pour adoucir l'austérité de leur éducation, on a imaginé les bals d'enfants ; faut-il dire ici pleinement ma pensée ?... Ce sera, du moins, mon dernier mot. Oui, il est vrai, les bals d'enfants sont une des consolations et des joies de l'éducation privée. Mais, pour moi, je dois l'avouer, ils ne me consolent pas et me rassurent encore moins ! je l'ai déclaré souvent, je n'aime pas qu'on arrache un enfant à sa mère et qu'on le livre avant le temps à l'éducation publique ! Mais, si les bals d'enfants continuent, je serai condamné moi-même à demander que l'éducation publique commence plus tôt. Sérieusement, quand se décidera-t-on à respecter les âmes immortelles et à renoncer à toutes les indignités par lesquelles on les profane ?”

Qu'on décide maintenant entre de tels avis et le mien ! Quant à moi, mon choix est fait : je ne suis pas de mon avis.

G. DE CAGOUAL.

UN PEU DE TOUT.

— Ceci se passait dans une séance orageuse de la chambre des députés, sous Louis-Philippe. M. Dupin était au fauteuil et M. Berryer à la tribune. L'orateur légitimiste criblait de personnalités si transparentes, le velours du trône constitutionnel, que la royauté était touchée à l'endroit le plus sensible. L'assemblée, debout, palpitante, vibrant sous cette main qui exécutait sur le clavier politique une de ses plus belles improvisations, était violemment partagée en deux camps : une moitié applaudissait l'orateur avec frénésie, l'autre le rappelait à l'ordre avec violence et faisait un crime au président de sa neutralité entre les deux partis.

A la fin, obéissant à l'injonction réitérée de la majorité, M. Dupin agita sa sonnette, et, s'adressant avec

sévérité à l'orateur, prononce la formule sacramentelle, le *quos ego* du veto présidentiel :

“ Si l'honorable député, dit-il, ne peut pas se renfermer dans les limites du respect dû à la couronne, interprète de l'indignation de la chambre je me verrai contraint de le rappeler à l'ordre et de lui retirer la parole.”

Puis cette semonce prononcée, M. Dupin faisant de ses deux mains un cornet acoustique et s'adressant à M. Berrger, qu'il encourage d'un signe d'intelligence et de satisfaction, ajoute à demi-voix :

“ Tape dessus, tu es en veine !”

— Dernièrement dans une école supérieure que nous ne nommerons pas, les étudiants ayant remarqué qu'un des professeurs prolongeait beaucoup trop ses leçons, résolurent d'attirer son attention sur l'heure du dîner ; et le plus hardi d'entre eux écrivit en cachette avec de la craie, sur la table de maître, ces mots, — “ dinner at one precisely.” Le professeur, en prenant sa place, ne dit rien, mais, jetant un regard furtif sur son auditoire, il n'eut pas de peine à découvrir le coupable à son air triomphant ; puis, le lendemain, faisant mine de voir pour la première fois l'impertinente inscription, il déclama la parodie suivante d'un des plus fameux passages de Shakespeare, s'adressant du regard à l'auteur de la mystification :

To be or not to be... in time for dinner
Is the great question with this hungry sinner,
An empty head must be by him preferred
To an empty stomach or a meal deferred.

Nous traduisons tant bien que mal pour ceux de nos lecteurs qui ne savent point l'anglais :

Etre ou n'être pas... à temps pour son dîner
C'est la question ! Cet enfant d'Epicure,
Avec son estomac n'ose pas badiner ;
Mais de son cerveau vide il n'a souci ni cure.

Les complices se tournèrent, comme d'ordinaire en pareil cas, contre leur chef compromis, et les rires de tout l'auditoire saluèrent la boutade poétique du maître. — *Journal de l'Instruction Publique, Bas-Canada.*

— On dit qu'un des grands défauts du romancier Balzac était de pratiquer volontiers ce qu'on appelle la *gasconnade*. Saisi parfois de je ne sais quelle étrange vanité, il décrivait volontiers les largesses qu'il n'avait pas faites, affichait un luxe dont son imagination faisait tous les frais, bâtissait les plus somptueux châteaux en Espagne... ou en Touraine.—comme le prouve un trait digne d'être joint à tous ceux dont Werdet, nous a conservé le souvenir. L'anecdote nous arrive de bonne source.

“ Un jour,—me conte la personne de laquelle je tiens cette histoire,—je me rends je ne sais plus trop pour quelle affaire à la librairie C... Là causait familièrement avec le maître du logis un homme assez replet, à l'œil singulièrement vif, au geste facile :

“—Oui, cher maître, exclamait-il, voici le logis où j'entends conduire ma mère sans qu'elle se doute de rien. Je veux la surprise complète—(et du bout de sa canne il traçait différentes figures sur le parquet).—Ici la maison d'habitation, noble bâtiment bâti de briques, orné de pierres vermiculées aux angles, aux portes et

aux fenêtres : coiffé de grands combles à quatre pans percés d'œils-de-bœuf, et surmonté de deux beaux bouquets de plombs aussi sévères que ceux des pavillons de l'Institut!—Dans cette maison, deux étages de chambres assez bien distribués non-seulement pour que la châtelaine y puisse loger à l'aise, mais encore pour qu'elle puisse me recevoir, moi et plusieurs amis.—De chaque côté, un peu en arrière et dissimulés par des massifs, des pavillons où logent bête et gens.—Derrière, un jardin à l'anglaise, un petit parc, un étang bien empoissonné, un potager et un verger.—Ah ! j'oubliais : on arrive par une avenue seigneuriale de quatre belles rangées d'ormes, au bout de laquelle s'ouvre une grille de fer d'un travail exquis...

“ Puis, ce furent d'innombrables détails sur l'ameublement des différentes pièces, sur l'approvisionnement de l'office et de la cave, sur mille petits accessoires dans lesquels mon homme déployait une véritable science du confort le plus délicat.

“ Quand il se retira, j'étais littéralement ébloui.

“—Quel est donc ce monsieur ? demandai-je.

“—Comment, vous ne le connaissez pas même de vue ?... Mais c'est Balzac !

“—Il a donc gagné bien de l'argent ?

“—C'est possible, me repartit C... avec un malin sourire ; mais, en attendant, savez-vous quel était le but de sa visite ?

“—Ma foi ! non.

“—Il venait me demander une avance de 500 fr. sur son prochain volume.”

— Au retour de la dernière grande revue du Champ-de-Mars, deux braves paysans longeaient la terrasse qui borde les Tuileries du côté de la Seine et s'arrêtaient fort intrigués en face du magnifique bronze de Barye qui représente un lion rugissant, la patte posée sur un serpent.

L'aspect inusité du noble animal déroutait complètement les connaissances assez superficielles de nos deux observateurs.

“ C'est-il pas un tigre ? disait l'un.

“ Laisse donc ! disait l'autre. Il n'est pas seulement rayé.

“ Ou bien un hippopotame ?

“ Ça, un hippopotame ! repartit le premier qui venait d'épeler sur le socle la signature du sculpteur, mais regarde donc, animal ! Ça n'est ni un hippopotame ni un tigre : c'est un *barye*.

“ C'est ma foi vrai, opina l'autre en clignant des yeux, —c'est bien un *barye*.

Et cinq minutes après, on entendait encore le couple répéter en s'éloignant : “ Un *barye* !!! quoi diable ça peut-il être ?”

— Plusieurs peintres se plaignaient, l'autre jour, du manque d'ouvrage, de la décadence de l'art ; chacun rejetait la faute sur la tête de quelque chose ou de quelqu'un.

“ C'est la faute au gouvernement, qui ne protège pas les arts, disait l'un.

“ C'est la faute aux alarmistes, disait un autre.

Tout le monde dit son mot, sauf un vieux rapin qui souriait ironiquement à chacune de leurs paroles.

“ Alors, la faute à qui ? demandèrent les nouveaux se tournant vers lui.

“ C'est, mes enfants, c'est la *faute... ographie !* ”

— Dans une note insérée au bas de son feuilleton théâtral, un journal relève les naïvetés suivantes, échappées à la plume des libretistes de nos opéras les plus populaires ; ces détails sont assez réjouissants :

Au troisième acte, Guillaume Tell donne textuellement à son fils ce conseil surprenant :

*Sois immobile, et vers la terre
Incline un genou suppliant.*

Dans la *Juive*, un chef des gardes crie à ses soldats :

Retirez-vous... n'avancez pas !

Dans la *Fuorite*, le supérieur des moines psalmodie solennellement à son subalterne la naïveté qui suit :

*Toi qui devais à ma puissance
Un jour succéder... après moi.*

On connaît la barcarole de la *Muette* :

*Jette tes filets en silence,
Pêcheur, parle bas !*

Et tant d'autres !...

— Après le bonheur de posséder un cachemire en toute propriété, vient celui d'en jouir en usufruit, pour un jour, deux jours, pour une visite, une promenade ; il y a des loueurs de cachemires comme il y a des loueurs de voitures ; le prix ordinaire du louage est de 20 fr. par jour pour un vrai tissu du Thibet.

La veuve Nicollet, qui est au service d'une dame à cachemires, n'est pas arrivée à ses cinquante-cinq ans sans avoir tiré parti de sa position ; elle fait concurrence aux loueuses de cachemires ; elle loue ceux de sa maîtresse à prix réduit, à 15 fr. par jour, ce qui lui assure une nombreuse clientèle.

Au nombre de ses clientes, dans ces derniers temps, elle comptait une fort jolie dame de vingt-trois ans, une dame noble, ma foi, au moins le croyait-elle, M^{me} la comtesse Deliard. Elle lui avait loué un cachemire pour trois jours, total 45 fr. payés d'avance ; mais le quatrième jour, le cachemire n'était pas rendu. Un peu inquiète, la veuve Nicollet va à la demeure de la comtesse ; on lui apprend qu'elle est partie de la veille. “ Mais elle n'a dû laisser que des dettes, ” lui est-il répondu.

Sur ce, la veuve Nicollet ne fait qu'un saut chez le commissaire de police et dépose sa plainte, qui a porté ses fruits.

La fausse comtesse Deliard a été retrouvée, et elle comparait hier devant le tribunal correctionnel, sous la prévention d'abus de confiance et aussi sous ses véritables noms, Marie Hortense, femme Genoux.

Le tribunal a condamné la fausse comtesse Deliard à deux années d'emprisonnement et à 50 fr. d'amende.

— Un petit garçon est traduit, sous la prévention de vagabondage, devant le Président de la cour de Police.

Une femme du peuple se présente. C'est la mère, elle réclame l'enfant.

M. le président, qui a surpris le jeune inculpé en

flagrant délit de mensonge, en fait l'observation à la mère.

— Votre fils ne dit jamais la vérité.

— Hélas ! monsieur le président, que voulez-vous que j'y fasse ! Je l'ai rossé cent fois, mais ça ne le corrige en rien. Il passe sa vie à mentir ; c'est son état *normand*.

— Il y a quelque temps, une compagnie de la garde nationale, voulant reconnaître les bons offices d'un sergent modèle, résolut d'ouvrir une souscription dont le montant devait être destiné à l'achat d'un sabre d'honneur pour le sergent

Cette souscription produisit 418 fr. Il ne s'agissait plus que de commander le sabre. Le bénéficiaire de la souscription alla trouver son capitaine. — Monsieur, lui dit-il, je suis bien flatté des bontés que mes chers camarades veulent bien avoir pour moi ; mais ma femme m'a communiqué une réflexion très juste. Que ferai-je de mon sabre d'honneur ? à quoi me sera-t-il utile ? je suis passementier. Tandis que j'aurais bien besoin d'une tabatière, et avec le même argent on pourrait en avoir une magnifique. Si la compagnie consentait, pour le même prix, à me faire cadeau d'une tabatière au lieu d'un sabre, cela nous arrangerait tous, et j'en serais, pour ma part, très-reconnaissant.

Le capitaine réfléchit solennellement ; puis il fit observer que la substitution demandée n'était pas possible.

La compagnie avait pris une délibération. Des fonds avaient été recueillis à cet effet pour une distinction aussi précise que spéciale. Un sabre avait été voté, il fallait qu'un sabre fût donné. Que dirait la compagnie si elle apprenait que sa collecte avait été détournée de son objet guerrier pour aboutir à un objet presque ridicule ? — D'ailleurs, et l'inscription ! s'écria le capitaine triomphant, et l'inscription dont les termes sacramentels ont été convenus ! Il est de notre devoir de n'y rien changer. Et cette inscription, comment la conserver si nous adoptions la tabatière ?

— Mais, parfaitement, capitaine, répondit le sergent. Nous ne dérangerons rien à l'inscription ; seulement, au lieu de la placer sur la lame d'un sabre, nous la mettons sur le couvercle d'une tabatière. Voilà tout.

— Et que mettez-vous sur cette tabatière ?

— Parbleu ! je mets sur la tabatière : “ Ce sabre d'honneur a été donné au sergent n° tel par la 2^e du “ 5^e.” Cela sauve tout.

Cette fois, le capitaine se déclara vaincu, et sergent et capitaine s'embrassèrent. Que le bon Dieu les bénisse tous les deux ! Depuis ce temps-là, notre sergent prise dans son sabre d'honneur. En usez-vous ?

— Dernièrement, un voyageur français, égaré en Syrie, demanda à un paysan quelle distance le séparait encore de la ville la plus rapprochée. “ Vous n'en êtes plus, lui répondit le Syrien, qu'à la distance de trois pipes de tabac. ” Cette singulière manière de calculer le temps est généralement en usage parmi les habitants des campagnes, qui, trop pauvres pour acheter les montres, évaluent les distances d'après le nombre de pipes de tabac qu'ils fument en se rendant d'un endroit à un autre. En moyenne, une pipe de tabac équivaut à deux milles, ou peu s'en faut.

LA HURONNE.

Paroles de P. HUOT

Musique de C. LAVIGUEUR.

Allegretto Moderato.

PIANO.

f *Rall.*

The piano introduction consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef. It begins with a forte (*f*) dynamic and concludes with a *Rall.* (rallentando) marking.

S

p Brune et gea - tille est la hu - ron - ne, Quand au vil - lage on peut la

The first system of the song features a vocal line in soprano clef and piano accompaniment in treble and bass clefs. The lyrics are "Brune et gea - tille est la hu - ron - ne, Quand au vil - lage on peut la". The piano part includes a dynamic marking of *p* (piano).

voir; Per - les au col, man - te mi - gnon - ne, et le cœur dans son grand œil

The second system continues the vocal line and piano accompaniment. The lyrics are "voir; Per - les au col, man - te mi - gnon - ne, et le cœur dans son grand œil". The piano part continues with accompaniment for the vocal line.

noir, Sa veine a du sang de ses pè - res, ces maî - tres du sol au-tre-

fois. Vi - - vent les hu-ron-nes si fiè - res de leurs gue - riers, de leurs grands

bois ! Vi - vent les hu-ron-nes si fiè - res de leurs guer - riers de leurs grands bois.

La voyez-vous, dans l'onde pure,
Chercher son front brun et poli ;
Et la fleur qu'à sa chevelure
Suspendit un frère chéri ?
Son œil tout chargé de lumière
Dicte alors de suaves loix.

Vivent, etc.

De sa tribu presque effacée,
Sous ce beau ciel qu'elle aime tant,
Elle redit l'heure passée,
Près d'un sépulchre béant :
Sans cesse, aux antiques poussières,
Elle donne son cœur, sa foi :

Vivent, etc.

VARIÉTÉS.

— Sir William Armstrong, l'inventeur du canon qui porte son nom, vient de répondre dans un mémoire rempli de travaux et de recherches à ses adversaires. D'après ce mémoire, les canons Armstrong, calibre (100-pounder), coûtent £650 au lieu de £2,000, ainsi qu'on l'avait prétendu; les expériences auxquelles on les a soumis, loin d'établir leurs défauts ont prouvé qu'ils étaient d'une force et d'une résistance inouïes; et s'il est arrivé des accidents, Sir William ne les attribue qu'à la maladresse des servants. Pas un de ses canons n'a encore éclaté, ainsi que le disait faussement le capitaine Halsted; au contraire, s'écrie l'honorable baronnet, depuis l'introduction de mon système dans les parcs d'artillerie, on n'a eu à déplorer aucun accident sérieux.

— Le *Manchester Guardian*, Angleterre, de mercredi, publie des tableaux statistiques sur la condition des ouvriers dans les districts à calicot; ces tableaux sont, peut-être les plus complets qui aient été faits jusqu'ici. On compte 1233 usines, employant ordinairement 266,507 manœuvres. A l'heure qu'il est ces mêmes manufactures n'emploient que 26,194. Il est probable qu'à Noël, cette diminution descendra encore d'au moins 50 pour cent. Aussi, plusieurs fabricants se proposent de fermer leurs ateliers.

— A partir du 1er juillet 1862, la peine capitale en Bavière sera infligée à huis clos, en présence de quelques officiers, de l'avocat du criminel et de 24 citoyens.

— L'Amiral Milne, commandant en chef de la station de l'Amérique du Nord et des Indes Occidentales, a reçu des instructions spéciales. Le *Daily News* dit que les forces actuelles de l'Amiral Milne se composent de 26 bâtiments, 506 canons et de 6192 hommes.

— Le maréchal Vaillant vient de présenter à l'académie des sciences un portrait de Bonaparte, premier consul, portant le costume de ce corps. C'est M. le professeur Baron H. Larrey, inspecteur des hôpitaux, qui a offert le tableau.

— Dans un grand bal financier qui a eu lieu ces jours derniers, on remarqua la large plaque d'ordre étranger, marassite et en émail, que portait sur son habit noir un banquier très-connu, et dont le crédit vient en aide aux gouvernements nécessiteux. "Savez-vous quel ordre porte là M. X... ? dit quelqu'un. — C'est une plaque d'emprunt, répondit-on."

On s'abonne au Bureau du Journal, No. 4, Rue St. Vincent maison voisine de la librairie Rolland et Fils.

Pris pour 12 mois..... \$2 50
" " 6 mois..... \$1 75

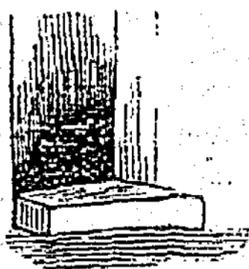
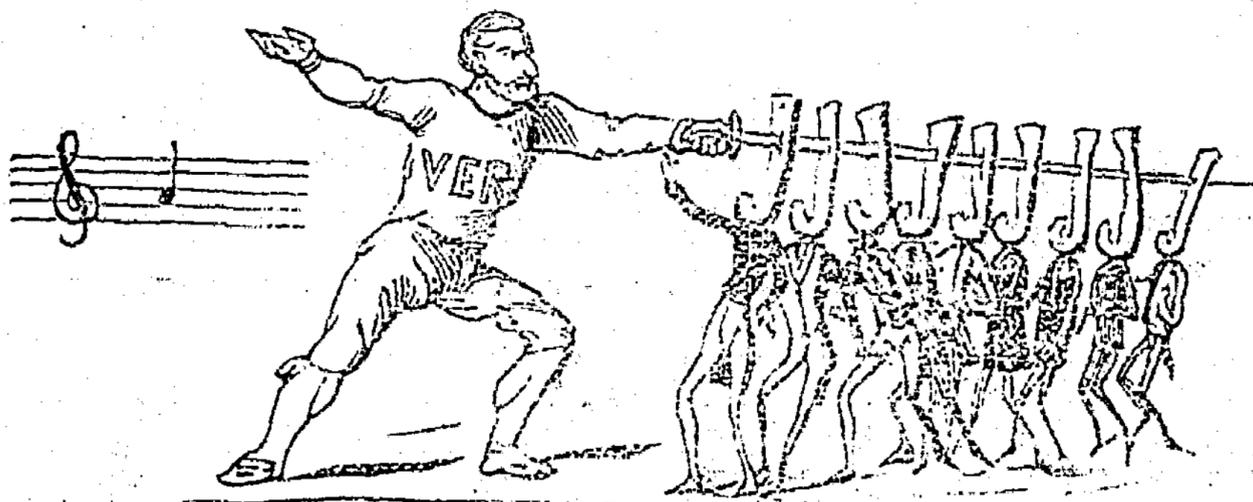
Les abonnements datent du 1er janvier et du 1er juillet; on ne s'abonne pas pour moins de 6 mois.

Abonnement payable d'avance.

N. B. L'*Echo* n'étant pas une revue politique n'est sujet à aucun frais de poste.

Toutes lettres, correspondances, manuscrits &c., doivent être adressés franco à M. le Gérant, au Bureau de l'*Echo*, No. 4 rue St. Vincent.

REBUS.



1862



Explication au prochain numéro.